



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE

(Reconnue d'utilité publique)

Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION L'AMICALE DES STALAGS
t X A, B, C.



Rédaction et Administration :

46, rue de Londres, 75008 PARIS

Tél. : 01 45 22 61 32 (poste 16)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

En guise de rapport — 1944/1994

Un autre cinquantenaire... Souvenez-vous de 1944 outre-Rhin...

Comme la banquise enterre l'audacieux voilier aventuré dans les eaux froides du Pôle, l'exil nous enserrait de même, froid, lourd et sans faille. La guerre en ses ultimes soubresauts mençait de nous brayer aussi dans le fracas des bombes et des obus. La voie qui devait nous conduire vers les eaux libres du large se resserrait dangereusement... Nous étions revenus aux dramatiques heures de l'été 40 quand, prisonniers de l'arrogant vainqueur, nous longions ses terres et ses chemins, inquiets du lendemain, affamés de corps et d'âme, humilités. Depuis quatre longues années que notre exil durait, l'avenir, soudain, s'obscurcissait... Mais le ciel de nos rêves restait parcouru de lueurs fugitives, qu'un jour de juin transforma soudain en une formidable et inextinguible espérance... Qui dura une année entière ! Des mois et des jours où la mort, partout, redoubla d'efforts... Des jours et des mois où la faim, encore elle, tirailla nos pauvres corps... Des jours et des mois de solitude accrue et de séparation... Comme aux premiers jours. Sitôt éclosée... l'espérance semblait s'éloigner ! Ce fut une rude année, marquée en son milieu d'un hiver rigoureux et, un moment, d'une redoutable menace guerrière de l'ennemi qui nous gardait. Légitime sursaut aux portes du Vaterland... Mais aujourd'hui vous connaissez la suite. Et la fin.

Un demi-siècle a passé sur l'épreuve, nous ne sommes plus que des survivants provisoires d'une époque emportée par l'histoire, désormais livrée aux chercheurs et aux curieux du passé. Ainsi aurons-nous vécu notre part d'aventure, comme tant d'autres avant nous et depuis ! Les guerres succèdent aux guerres avec leur long cortège de souffrances, qui n'apprendront jamais rien aux hommes... La guerre est-elle une nécessité biologique ? On l'assure, on le pense, sans le dire... Permettez-moi une anecdote : mis en présence d'un groupe de lycéens au cours d'une récente exposition régionale sur la captivité, une jeune fille d'environ quinze ans me demanda d'un ton grave : " Monsieur, y aura-t-il toujours des guerres ? "

Ses grands yeux noirs guettaient ma réponse... Paraphrasant le titre d'un ancien roman de guerre américain, je lui dis : « Mademoiselle, oui, hélas, " Tant qu'il y aura des hommes " ». J'étais, certes, confus et peiné de ma réponse, mais que pouvais-je lui dire d'autre quand, chaque jour, par média interposé, le spectacle de la guerre fait irruption chez vous, vous rappelant, si vous l'aviez oublié, son horrible visage ? Cette élève le savait bien sûr, mais qu'il était dur pour moi de ne pouvoir lui dire : Plus jamais ça ! — Ne rêvons pas, ce monde est resté terriblement dangereux ! Depuis 1945, 150 à 160 conflits et guerres civiles ont fait rage, causant la mort de millions de victimes, militaires et civiles, et laissant d'immenses champs de ruines sur le monde (7.200.000 tués au combat, presque l'équivalent de 1914-1918). " Si l'on ajoute les victimes civiles, on atteint un total astronomique de 33 à 40 millions de morts, là encore sans compter la multitude des personnes blessées, violées ou mutilées, ni celles que la guerre a laissées malades ou plus pauvres. " In " Guerre et Contre-Guerre " de A. et H. TOFFLER, Edit. Fayard, 1994.

Mais revenons à nous, à cette quarante-neuvième Assemblée Générale qui nous réunit une fois encore aujourd'hui. Dans l'amitié et dans le souvenir.

Le temps a fait de nous des vétérans, qu'on s'étonne de rencontrer en chemin d'anciens soldats qui, s'ils n'ont pas de longues campagnes à raconter, n'ignorent rien de la grandeur et de la servitude militaires. Les choses vues, les hommes rencontrés dans ce vaste pandémonium qu'était alors l'Europe, la solidarité éprouvée dans les camps, les amitiés qui se sont nouées, la mémoire des morts, les incompréhensions, l'indifférence ou, pire, la condescendance qu'on leur a témoignée au retour..., rien de tout cela n'est oublié.

C'est le ciment de leur union persistante, le nœud gordien que seule la mort parvient à défaire, le témoignage exemplaire qu'ils entendent laisser aux jeunes, aujourd'hui désorientés et inquiets... Face au destin, la solidarité dans la diversité des personnes devra constituer leur meilleure défense. L'homme qui a peur est l'homme seul...

L'Amicale se porte bien... Du moins comme telle. Le long usage qui en a été fait, le dévouement des hommes qui l'ont dirigée, la fidélité sans faille de ses adhérents, la générosité qu'elle a suscitée ont fait de cette association le point de ralliement, le refuge — mémoire des milliers d'hommes — et de femmes — qui s'y sont succédés au cours d'un demi-siècle. Une œuvre qui a marqué son utilité avec constance et dignité.

Mais, comme toute entreprise humaine, l'usure des hommes, plus que celle des structures, risque très vite d'en avoir raison... Une échéance dont on ne peut bien sûr fixer encore la date, mais inéluctable à court ou à moyen terme. Rien ne sert de s'en ofusquer, s'il est naturel de s'en attrister — ce que chacun fera sûrement le moment venu. Le plus tard possible...

A ces raisons propres s'ajoute, je vous en ai entretenu l'an dernier, le devenir de l'Union Nationale des Amicales en tant que telle. Ne " cumule-t-elle " pas en quelque sorte les difficultés de chacune des Amicales qui la composent ? A cela s'ajoute aussi

l'incertitude quant au sort du siège du 46, rue de Londres, dont le bail expirera en octobre 1995. Une situation d'avenir qui, au plan national, n'épargne pas non plus la Fédération des A.C.P.G... La relève à tous ses niveaux par des combattants " extérieurs " ne va pas sans problèmes, notamment au sein des sections locales. Une conclusion générale se dégage de ce tableau : notre génération d'anciens P.G. arrive au bout de sa route... C'est dans l'ordre naturel des choses.

L'usure des hommes : elle s'est manifestée en 1993 par une légère accélération des décès, hommes et femmes ensemble, même si celles-ci constituent une part appréciable de l'effectif. Les problèmes de santé se sont également accrûs, parmi les adhérents et au sein du Bureau lui-même. Les renseignements que nous possédons à ce sujet — mais très très partiels... — font état de maladies graves, le plus souvent liées au grand âge ; de solitude extrême ; et de misère aussi. Le Bureau est intervenu chaque fois qu'il en a eu l'occasion, mais la discrétion et une très compréhensible pudeur restent des obstacles à une plus grande efficacité de notre Caisse de Secours... Je tiens ici à remercier plus particulièrement ceux d'entre vous dont la générosité se manifeste avec une remarquable constance d'année en année.

Le Journal est resté l'instrument de liaison qu'il a toujours été depuis la fondation de l'Amicale : le reflet de l'esprit P.G., si particulier au sein du monde combattants et destiné à ne finir qu'avec nous. N'en déplaise ici et là... On regrettera une nette diminution de la correspondance qui lui est adressée en dehors de la période de cotisation. S'agissant du contenu rédactionnel, nous nous efforçons de publier prioritairement ce qui apparaît comme nouveau dans la connaissance de la captivité — c'est de plus en plus rare —, ou alors comme remarquable dans la présentation elle-même. D'aucuns, fort aimables, continuent de regretter le Lien mensuel. Je leur redis que je ne suis pas en mesure de leur donner satisfaction. Souhaitons seulement que la parution actuelle se prolonge le plus loin possible... Vous avouerez-je qu'il m'arrive parfois de rêver à un successeur imprévu ? Cela fait dix ans que j'ai la responsabilité du Lien, que je m'efforce de maintenir dans sa destination première : l'identité P.G. dans sa vérité.

Dans la lettre de vœux qu'il nous adressait, notre camarade Daniel BOUISSET, de Bayonne, a fort bien traduit l'esprit de service qui nous anime et les difficultés qui nous confrontent lorsqu'il écrit :

« Cette fidélité, je pourrais même dire cette fraternité si précieuse qui est née dans les jours sombres de notre captivité, n'a pu persister à travers les ans que grâce à la persévérance des équipes qui ont pris périodiquement le relais des fondateurs en 1945 !

Aucun d'entre nous ne peut ignorer combien il est difficile d'assurer d'une année à l'autre l'attachement et l'esprit d'entraide à la mémoire des souvenirs d'une période où chacun, éloigné de sa famille, a dû endurer peines et privations.

A ce jour l'Amicale respire encore et demeure au service de tous.

Que l'année nouvelle apporte le bonheur et garde une bonne santé à tous et qu'à travers les lignes du " Lien " chacun de nous trouve la marque de cette fidélité et grande amitié que l'usure du temps n'a pas réussi à abattre. »

Il n'y a rien à ajouter, rien à retrancher, sinon à remercier notre correspondant.

En ce qui concerne la défense des droits, je reproduirai ici ce qu'en a dit le compte rendu de l'U.N.A.C. à l'occasion de son Assemblée Générale Annuelle du mercredi 9 mars 1994 :

« L'année 1993 n'a pas exaucé les vœux des Associations sur les sujets suivants :

- la reversion au profit des veuves de la retraite du combattant,
- le relèvement à 6.900 F du plafond de la retraite mutualiste,
- la mise " au clair " de la méthode de calcul du rapport constant,
- la demi-part de réduction d'impôt pour les titulaires de la Carte d'Ancien Combattant et Veuves pouvant se cumuler avec une demi-part accordée pour d'autres raisons. »

Il ne semble pas, pour des raisons qui tiennent à la conjoncture économique et sociale de la France, que ces légitimes revendications puissent être rapidement prises en compte. Elles n'en sont pas moins maintenues dans le contentieux A.C./Gouvernement.

C'est avec gravité que nous observons la situation internationale, les risques majeurs qu'elle recèle, la confusion générale qui s'est emparée des esprits, et l'inquiétude de chacun quant à l'avenir... Expriment notre entière solidarité avec les innombrables victimes des combats au centre de l'Europe, nous saluerons la mémoire des « casques bleus » français tombés au service de la paix.

Le Secrétaire Général,
J. TERRABELLA.

ADIEU LA TORTUE

Le récit que vous allez découvrir ci-dessous est extrait pour partie d'un ouvrage écrit par le Révérend Père Roger RIOU, Missionnaire de l'Ordre des Montfortins, paru aux Editions Laffont en 1974, sous le titre « Adieu la Tortue ».

Revenons à l'année 1909 qui a vu naître au Havre le R.P. RIOU, issu d'une famille pauvre. A l'heure de l'armistice en 1918, Roger RIOU a neuf ans et, déjà, il a des aventures peu honorables en compagnie de gamins plus âgés que lui. C'était un garçon solide et fort. Doté du certificat d'études, il travaille très tôt. Entraîné dans des jeux dangereux par de mauvais garçons, il se retrouve en prison, puis en maison de redressement. Vie dure s'il en fut, il s'en souviendra toujours. Mais tenace, il décide de « faire face » et de retrouver le bon chemin perdu...

NAISSANCE D'UNE VOCATION

Va naître ainsi une vocation religieuse qu'il aura du mal à faire admettre étant donné ses antécédents. Mais la providence veillait. Des patrons compréhensifs, des aides amicales extérieures vont lui permettre d'entrer au noviciat des Montfortins, puis à leur séminaire de Pontchâteau, d'où il sortira ordonné prêtre à l'âge de 27 ans. Désigné pour une mission en France, il luttera pour réaliser un vœu qui lui tient à cœur : devenir missionnaire dans une île lointaine, près des plus pauvres et des plus démunis.

Il obtient satisfaction. Il est envoyé à Haïti. C'est de là qu'il nous fait découvrir l'île de la Tortue. Pourquoi cette histoire reprise pour des anciens prisonniers de guerre ? La suite vous l'apprendra...

RENCONTRE AVEC M. GUIOT

A l'époque de son départ (1933) l'avion n'était pas encore utilisé pour les déplacements lointains et c'est par bateau que le R.P. RIOU rejoint Haïti.

A bord, il fait la rencontre de Mgr GUIOT, son futur évêque à Port-de-Paix. Voici le portrait qu'il en fait :

« C'était un homme simple, un vrai broussard. Grand invalide de guerre, c'est lui qui avait demandé à être nommé en Haïti. Un soir, sur le pont, alors que la chaleur du crépuscule annonçait le tropique du Cancer, il m'a raconté son histoire :

— J'avais reçu une balle dans le ventre. Les Allemands avançaient, les Français reculaient. Ce sont les Allemands qui m'ont ramassé. Ils m'ont serré les tripes avec une ceinture de flanelle, pour que tout ne foute pas le camp. Ils m'ont mis sur un brancard pour me transporter dans une école qui servait d'infirmier. A ce moment-là, ils ont entendu arriver un avion... Un petit avion anglais. Ça leur a foutu la frousse, ils ont lâché le brancard, ils ont couru se mettre à l'abri. Et comme j'étais à terre, sans pouvoir bouger j'ai vu arriver une charrette à foin tirée par deux chevaux. Ils avaient eu peur de l'avion, eux aussi, ils s'étaient emballés. La charrette m'est passé dessus à toute vitesse, me cassant les deux jambes. Après l'alerte, les Allemands m'ont de nouveau ramassé. Leurs médecins m'ont bien soigné. Je suis arrivé à marcher, les jambes un peu raides, mais enfin ça allait. Alors, ils m'ont envoyé dans une ville de l'arrière, une ville allemande. Un beau jour, arrive un colonel. Il me fait mettre sur le billard, et crac ! me recasse les deux jambes... C'était pour se venger : dans la nuit, un avion anglais avait laissé une bombe sur sa maison, tuant sa femme et ses enfants. Après, ça s'est ressoudé quand même... Ça marche à peu près »...

ARRIVÉE EN HAÏTI

« Haïti, nom exotique, aux consonnances qui bercent, évocatrices de palmiers qui se balancent au bord de la mer, dont la ville Port-au-Prince porte un nom enchanteur » — « Situé au centre de l'archipel des Antilles, partagé en deux états, la République Dominicaine à l'Est et la République d'Haïti, d'une superficie de 28.750 km² à l'Ouest. »

1939-1940 - LE MONDE ETAIT EN GUERRE

De la guerre qui se déroule sur le territoire métropolitain le R.P. RIOU n'aura que peu de nouvelles.

« La guerre était partout. Nous étions sans nouvelles. Parfois, nous parvenaient quelques bruits désastreux : les Français reculaient... Les Français étaient battus... Nous n'y comprenions pas grand-chose, et nous n'avions guère le moral. C'était si loin, la France. Et comment croire, dans cette île où il ne se passait rien, que le tonnerre frappait le monde ?

Chez les religieux de Port-de-Paix, les vieux étaient pour Pétain, et les jeunes, pour de Gaulle. A vrai dire tout le monde était gaulliste et pétainiste en même temps.

— Il fait semblant d'accepter la collaboration, disaient les vieux qui avaient fait Verdun, mais c'est pour mieux rouler les Allemands.

Les gaullistes eux-mêmes reconnaissaient que les deux militaires pouvaient bien être secrètement d'accord. Et comme nous ne savions rien, les commentaires étaient infinis. Les vieux missionnaires bardés de médailles militaires et de croix de guerre aux citations innombrables, rescapés, comme ils disaient

T-22287/4

de « la tranchée des baïonnettes », restaient sur le souvenir du Pétain de ce temps-là. Un jour l'un d'eux est venu me voir en criant comme un enragé :

— J'ai entendu ce de Gaulle à la radio... Il a dit que Pétain était un vieux gâteux, que ce n'est pas lui, le vainqueur de Verdun !

Il s'étranglait de rage.

Nous n'avions pas de poste de radio, mais, dans les grandes occasions, nous allions écouter celui du chef de police, un Haïtien très sympathique qui aimait bien les missionnaires. C'est chez lui que nous avons appris l'affaire de Mers-el-Kébir. Pour les insulaires que nous étions, la destruction de la flotte française apparaissait comme un acte de piraterie inqualifiable.

Nous parlions tous à la fois.

Nous nous trouvions tous antigauillistes, pour le coup :

— Ces salauds d'Anglais, ils leur ont donné un quart d'heure pour sortir et pour se rendre !

— Ils leur ont tiré dedans avant que le temps soit écoulé !

— Tous les bateaux ont brûlé dans le mazout !

— Et les marins français avec !

— Les Anglais ont vu que nous allions nous défendre, alors ils ont tiré !

Pas un des paisibles missionnaires qui ne se soit souvenu des filibustiers de l'île de la Tortue, qui n'ait été, ce jour-là, pris d'une rage meurtrière contre l'Anglais, cet éternel et perfide concurrent sur les mers.

— Attendons ce que va dire de Gaulle, dit quelqu'un pour calmer les esprits.

Nous avons été servis :

— Il y a des maux qui sont nécessaires, a dit le général.

Nous avons tempêté, hurlé, le capitaine haïtien a eu peur pour son poste :

— Le cochon !

— Le salaud !

— Le vendu !

Ceux qui portaient la croix de Lorraine l'ont jetée, foulée aux pieds, et sont devenus pétainiste instantanément.

Plus tard, je devais revenir de Gaulle, et comprendre que nous n'étions pas, sur notre île, en position de juger. Mais Haïti devait rester longtemps hostile à de Gaulle. Son ambassadeur a été très mal reçu, à la fin de la guerre.

Un sous-marin allemand qui se ravitailla à Port-au-Prince pour se faire couler au Brésil... Une surveillance accrue des Américains sur les côtes... C'était à peu près tout ce qui se passait chez nous.

Le sort du monde se jouait tandis que nous chevauchions dans les mornes ». (Pages 173 et 174).

L'ILE DE LA TORTUE

Repère légendaire de la flibuste, l'île de la Tortue est éloignée de la Grande Terre. On a rejoint avec des moyens rudimentaires, à bord de voiliers d'un autre âge. C'est cette île qui reçoit le R.P. RIOU, après une année de services rendus dans le giron de la cathédrale de Port-de-Paix.

Envoyé pour six mois, il en repartira vingt-deux ans plus tard, un séjour entrecoupé tous les ans d'un retour en France ou il quête pour ses pauvres.

Pauvres, les habitants de la Tortue le sont quasiment à 100 %, vivant de peu dans des casses malpropres, circulant dans la boue, dans le plus grand dénuement. Un peuple de malades, de pestiférés, chassés de partout, échoués dans l'île où ils sont exploités par les nantis locaux. L'île du désespoir, écrit le R.P. RIOU.

La tâche le rebute, mais il s'accroche. Commence alors une dure et épuisante vie de missionnaire. Donnant sans compter, il mènera à bien son entreprise. Il devient le Bon Dieu pour ses pauvres.

A son appel, les aides financières et matérielles lui parviennent de toutes parts. Français et Étrangers se déplacent : ingénieurs, médecins, infirmiers, bénévoles de toutes sortes. Ils n'en croient pas leurs yeux, et ils se demandent comment le R.P. RIOU a pu entreprendre et mener une aussi lourde tâche.

Relevons ce trait parmi d'autres, qui témoigne de la solidarité active d'hommes, instruits par l'expérience des camps en Europe, venant au secours des malheureux d'Haïti :

« De nombreuses caisses de lait arrivaient dans l'île, sur le bateau du capitaine Ti-Mouton. Mais cela ne suffisait jamais. C'est alors qu'une autre œuvre belge s'est offerte à nous aider : S.O.S.-P.G., fondée par un ancien prisonnier de guerre, Paul BIRON, revenu de captivité avec une santé gravement délabrée. Il avait réuni plusieurs de ses anciens camarades de Stalag. Ensemble, ils avaient décidé d'aider ceux qui souffrent... car ceux qui souffrent de la faim sont des révoltés en puissance. Ils voulaient épargner aux autres les déchirements de la guerre, qu'ils connaissent trop bien. Ils se réunirent à Ans, dans une salle que le maire, socialiste convaincu mais qui appréciait le dévouement de ces chrétiens, mettait à leur disposition. Ils ont commencé par collecter de vieux habits que les femmes lavaient, raccommodaient, et des médicaments triés sous la direction d'un pharmacien, et des outils — enfin, tout ce qui pouvait aider le Tiers-Monde. Des volontaires les ont rejoints, et c'est par tonnes que S.O.S.-P.G. envoie ses dons dans le monde entier.

Bientôt, d'autres femmes, telle M^{me} Yvonne WOLTER, bouleversée par le drame des enfants de la Tortue, devaient y consacrer leur action.

Bientôt, nous allions pouvoir donner du lait à 1.600 enfants, un repas aux plus grands. Les haillons feront place à des vêtements qui donneront à l'île un air de fête.

Un vent d'enthousiasme soufflait sur la Belgique. D'autres groupes allaient se former, dirigés par des femmes qui donnaient leur temps et leur cœur.

Un petit bulletin paraissait : Echange de ses amis belges avec l'hôpital de l'île de la Tortue. Et lorsqu'en 1972 on décida de réunir tous ces petits groupes en une Fondation Roger RIOU, quelle joie ce sera pour moi de voir Ben NADASY, Paul BODSON, M^{me} MARCELLIS, M^{me} PIRSON, M^{me} VASSART, fonder leur action personnelle en une action générale, et créer cette fondation qui est, avant tout, une chaîne d'amitié ». (Page 255).

Ainsi naissait petit à petit l'île de l'Espoir, selon les termes du Père RIOU.

ADIEU LA TORTUE

Toujours soumise à de brusques convulsions, Haïti devait connaître une nouvelle ère avec l'arrivée du Président DUVALIER et de ses « Tontons-Macoutes ». L'œuvre entreprise à la Tortue devait s'arrêter. Appelé auprès du Président, le Père RIOU se vit d'abord féliciter pour son travail à la Tortue. Mais très vite l'entretien tourna court. Le Père RIOU s'attendait au pire... Mais la sentence arriva, brutale : il était congédié et expulsé sans ménagement. C'était le 9 mars 1969.

Recueilli par Pierre DURAND (V.B.).

P.S. - Nous tenons à remercier le R.P. RIOU qui a autorisé la reproduction dans Le Lien d'extraits de son livre, et l'ami Jean WEBER qui nous en a fait partager la découverte. L'adresse de la « Fondation Roger RIOU » est la suivante : 80, rue de la Tombe-Issaire, 75014 Paris. CCP La Source 30.441-72 Y.

Il y a toujours des maux à soulager et des hommes à aimer de par le monde, près ou loin de nous...

Le R.P. RIOU nous écrit (26-01-1991) : « Je ne puis oublier que ce sont les anciens prisonniers de guerre de Ans en Belgique qui m'ont permis de sauver l'île de la Tortue de la misère et du désespoir ». (J.T.)

FRAPPER

« Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés ».

Ce brave La Fontaine. Il y a bien longtemps qu'il nous a « frappés » en classe. Depuis cette époque, j'en suis resté « frappé ».

C'était déjà une fameuse « force de frappe » que la sienne puisqu'il avait le don de « frapper l'imagination ».

Et le prof en rajoutait, je vous assure. Il voulait nous « frapper l'esprit », mais nous empêchait de « frapper du pied ».

Par contre il nous imposait toujours de « frapper la porte » avant d'entrer. Pourtant, le lendemain, quand ma mère m'envoyait à la poste c'était bien marqué sur la porte « entrez sans frapper ». Alors ?

Et, le dimanche, c'était ce brave curé qui nous demandait de nous « frapper la poitrine ». Ça « frappait » tout le monde, vous pensez.

A la fin du mois, quand je rentrais avec mes notes, mon père s'écriait « c'est à se frapper la tête contre les murs ! ».

Une heure après, au bistrot, il demandait au garçon un demi « bien frappé ». Je n'y comprenais vraiment plus rien, et restait « frappé » d'étonnement.

Quand vint la guerre, mon oncle Constant disait toujours :

— Ils vont « frapper un grand coup ».

Et le cousin Jules, invariablement répondait :

— C'est du vent, c'est pour « frapper » tout le monde qu'on dit ça.

A ce temps-là, on parlait tout le temps de « frapper ». Vous vous rappelez ?

On va « frapper à mort » imprimaient les journaux. Avec leur guerre, y aura bientôt plus de sous, disaient les vieux.

Y vont « frapper la monnaie », vous en faites pas qu'on répondait.

Bref, on « frappait » de plus belle, on « frappait » tout, quoi.

Et ceux qui étaient paumés, le soir, ils écoutaient encore les « esprits frappeurs ».

Démontiel. J'en devenais tout chagrin, tout morose, tout « frappé ». Enfin, comme tout le monde, je fus mobilisé.

Et bien, vous ne devinez pas ce que nous a dit M. le Maire à la gare ?

— Au revoir, les enfants, faut pas trop vous « frapper ».

André DELBRUYÈRE - 16.471 B/1A.

« Ceux du I A » (Belge), n° 536, août 1992.

RECHERCHE

Qui d'entre vous, amis du X.C., a connu le P.G. franco-polonais Paul KRAWSZKY, matricule 98226, démobilisé à Auxerre en avril 1945 ? Ecrire au Journal. Merci.

JOSSELIN, Morbihan - Rassemblement P.G., le jeudi 9 juin 1994, sous la Présidence de Marcel SIMONNEAU. S'adresser à Lucien TUAL, 10, boulevard de la Liberté, 35220 Châteaubourg - Tél. 99 62 31 18.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert V E R B A

Encore et toujours merci à :

M^{me} DIDIER Louise, 70440 Servance.

GRILLET Paul, 74250 Bogève.

KALINDERIAN Paul, 13001 Marseille.

ROSE Léon, 06150 Cannes.

STUCK Joseph, 88450 Vincey.

ARDONCEAU Roger, 91300 Massy.

M^{me} CALTIER Blanche, 91330 Yerres, avec l'espoir que 1994 effacera tous vos ennuis.

LEGEAY Louis, 49340 Chanteloup-les-Bois.

LEONARD Pierre, 08410 Bouzicourt.

MEURLET Louis, 44420 Mesquer.

BOUCHER André, 51200 Epernay.

AUDET André, 86180 Buxerolles.

BOYER-CHAMPARD Pierre, 92120 Montrouge.

LEFEVRE Georges, 80000 Amiens.

PIERREL Paul, 88250 La Bresse.

THOMAS Pierre, 79210 Le Bourdet.

DEHOSSAY Marcel, 4130 Esneux (Belgique).

BERTRAND Benoît, 42210 Saint-Laurent-Feurs.

M^{me} BOITEVEAU Maria, 85800 Saint-Gilles-Croix-de-Vie.

BOUCHER Emile, 89740 Cruzay-le-Château.

BREAU René, 17130 Messac.

CARRERE Marcel, 66680 Canohes.

CAZE André, 89600 Saint-Florentin.

CHARTIER Emile, 91150 Etampes.

CHERTIER Georges, 18570 La Chapelle-Saint-Ursin.

CLOTTE Charles, 72100 Le Mans.

CLOUET Louis, 44300 Nantes.

DANTIN Adrien, 71200 Saint-Sernin-du-Bois.

M^{me} DAUBRIVE Mathilde, 52400 Serqueux.

DENEUVILLE-DESCAMPS Noël, 59850 Cysoing.

DIDIER Robert, 52200 Langres.

DUBOSCQ Jean, 40280 Saint-Pierre-du-Mont.

DUMAY Maurice, 78300 Poissy, qui se montre un des plus généreux donateurs à notre C.S. Grâce à des amis comme lui, nous pouvons tenir le coup et venir en aide à ceux qui méritent notre secours.

EVRRARD Marius, 71880 Chatenoy-le-Royal.

FLORENTIN Georges, 94000 Créteil.

FOURCASSIES Lucien, 33410 Cadillac.

FRANC Henri, 07100 Boulieu-les-Annonay.

FRANC Jules, 59190 Muzillac.

FRANCESCHI Joseph, 20228 Luri, à qui nous souhaitons un prompt rétablissement.

GAIGNARD Marcel, 72190 Coulaines.

GALLARD Roland, 09500 Mirepoix, dont l'épouse a été amputée de la jambe gauche il y a quatre ans. Comme il nous l'écrit : « Fini les sorties et distractions ». Son seul souhait est de pouvoir encore très longtemps lui prodiguer ses soins et son affection dans cette rude épreuve. Nous sommes de tout cœur avec toi, cher Roland, et te faisons part de notre admiration devant ton dévouement et souhaitons longue vie à tous deux.

GODDAERT Henri, 24200 Sarlat.

GOUIN Serge, 28800 Bonneval.

HENNIAUX Edmond, 59550 Fontaine-aux-Bois.

KECK Alphonse, 28110 Luce.

M^{me} LAMOTHE Lucienne, 46130 Prud-homat.

LANGLA Pierre, 69190 Bastanes.

LECLERC Roger, 76460 Saint-Valéry-en-Caux.

LELANDAIS Joseph, 14170 Saint-Pierre-

sur-Dives.

LIVERNAIS Aristide, 45800 Saint-Jean-de-Braye.

LOITRON Robert, 27330 Champignolles, avec l'espoir que cette année il pourra enfin quitter son lit qu'il occupe depuis plus de trois ans, et sortir en compagnie de sa chère épouse.

M^{me} MALLET Eliane, 52340 Biesles.

MARGOTTET Emile, 02300 Chauny.

MARTY Félix, 82230 Monclar-de-Quercy, en lui souhaitant de tout cœur une meilleure santé.

MENOUZ François, 01000 Bourg-en-Bresse.

MENTRE Amédée, 27460 Alizay.

M^{me} MOREL Rolande, 70000 Vesoul.

OGE Charles, 57100 Thionville.

POIRIER Noël, 88400 Gérardmer.

REMONNAY Paul, 25000 Les Eins.

ROBIN Jean, 78300 Bressuire.

ROUX Joseph, 35550 Pipriac.

THOMAS Marcel, 48600 Grandrieu.

TRINQUE Bernard, 32100 Condon, à qui nous adressons nos bien tristes condoléances pour le décès de son épouse. Nous n'ignorons pas qu'il doit faire face à de très lourdes charges pour son appartement et nous le félicitons pour son ardeur de vivre et sa combativité malgré ses 83 ans...

TRIPET Jean, 75015 Paris, qui ajoute avec justesse à son don : « Malgré nos peines, nos ennuis de santé, l'espérance est là, présente dans les joies de l'amitié. »

VAILLY Pierre, 88000 Epinal.

VICARIO André, 95240 Cormeilles-en-Parisis.

VIODY André, 38000 Grenoble.

M^{me} WATELET Marthe, 78600 Maisons-Laffitte.

WEBER Jean, 54700 Norroy-les-Pam.

WIELGOWOLSKI Félix, 75020 Paris, qui vient de perdre son épouse et qui doit maintenant se faire opérer de l'œil qui lui reste. Bon courage cher Félix, et affectueuses condo-

léances.

GÉRARD Henri, 21000 Dijon.

LE BONNIEC Yves, 22300 Lannion.

LENOIR Robert, 91650 Breuillet.

MARGAT Robert, 94160 Saint-Mande.

RABOIN Paul, 92420 Vaucresson.

BOUISSET Daniel, 64100 Bayonne.

CANDEILLE Noël, 62400 Bethune.

HUGUENOT Marc, 54220 Malzeville.

LAGUERRE Maurice, 54780 Giraumont.

M^{me} LEROY Georges, 7300 Boussu (Belgique).

ALLAIN Jacques, 1, rue du Vieux-Château, 27200 Vernon, lance un appel à ceux qui se souviennent de lui et qui ont occupé les Kommandos de Sigmaringen - Laiz - Winterlingen - Rottweil et Tailfingen. Un petit mot lui ferait bien plaisir.

ARCHAIN, 53000 Laval.

M^{me} BAILLET Paul, 52190 Esnoms-du-Val.

BAUDIER Roger, 82700 Montech, avec l'espoir que lorsqu'il lira ces lignes, il aura définitivement récupéré.

M^{me} BECK Marguerite, 73200 Albertville.

BERNARD Marcel et Simone, Canada, en comptant bien les voir gambiller comme l'an dernier à notre Assemblée Générale.

BERTHE André, 51110 Bazancourt, en souhaitant avoir de ses nouvelles, pendant de longues années encore.

M^{me} BERTHON Célestine, 28340 La Ferté-Vidame.

BRIET Lucien, 10340 Les Riceys.

CARTIGNY Raoul, 59590 Raimies.

CHABERT André, 38000 Grenoble. Tes projets de fusion sont à l'étude depuis plusieurs mois déjà.

CHARON Henri, 77760 Larchant, à qui nous souhaitons sincèrement un meilleur rétablissement de santé ainsi qu'à son épouse et le remercions une fois de plus pour sa générosité.

CHARPENTIER Michel, 54000 Nancy, qui nous écrit avec juste raison : « A 88 ans, la vie reste un combat, même s'il n'a pas la même couleur !!! »

M^{me} CHRISTOPHE Pierre, 45000 Orléans.
DOGGI-CESARI Charles, 20217 Saint-Florent, avec l'espoir qu'il aura retrouvé la santé.
M^{me} FERRANT Gaston, 89190 Flacy.
FLAMAND Armand, 08310 Juniville.
FOSSAT Rémy, 30160 Besseges.
M^{me} GEHIN-RICHARD Paulette, 75014 Paris.
M^{me} GENIN André, 88320 La Marche.
HALLEREAU Joseph, 44330 Vallet.
HERARD Germain, 10210 Pargues.
JOUILLE Georges, 40600 Biscarosse.
M^{me} JOUILLEROT Lucette, 25150 Bourguignon.
LABIS Raymond, 60700 Sacy-le-Grand.
LAUFERON Maurice, 71420 Oudry.
LEBLANC Gilbert, 91780 Merobert.
LECOMTE Clément, 88700 Jeanmenil.
LE QUELLEC Jean, 56340 Carnac.
LORION Roger, 10180 Saint-Benoit-sur-Seine.
DE MALHERBE Jean-Charles, 44000 Nantes.
NARMORD Etienne, 95520 Osny.
NOGIER Léon, 07110 Vinezac.
OZAN Robert, 91380 Chilly-Mazarin.
PALLUD Sylvain, 74000 Annecy.
PARIS René, 01540 Vonnas, à qui nous souhaitons que l'année 1994 mette fin à ses ennuis de santé, ainsi qu'à ceux de son épouse, et que l'avenir renouvelle votre joie de vivre.
PATARIN Raymond, 85490 Benet.
PERRIN François, 42840 Montagny.
PERROCHEAU Octave, 16440 Mouchiers-sur-Boëme.
PERSYN Eugène, 59280 Armentières.
PLANQUE Lucien, 94200 Ivry-sur-Seine, nos vœux de bonne santé à vous deux. Encore dix piges pour atteindre le centenaire...
POIRIER Noël, 88400 Gerardmer, qui en plus nous envoie ces deux aphorismes : « C'est merveilleux la vieillesse. Dommage que cela finisse si mal. » et « Le temps d'apprendre à vivre, il est déjà trop tard. » (Ce second est signé Aragon).
POME Joseph, 75009 Paris.
PONROY Pierre, 75020 Paris, que nous espérons revoir bientôt en pleine forme, accompagné de son épouse.
PRADELLE André, 21110 Aiserey.
M^{me} RONFAUT Lucette, 10180 Saint-Lyé.
M^{me} SAVARY Eugénie, 70200 Magny-d'Anigou.
SERRE Pierre, 63620 Giat.
SOYEUX-VASSOGNE Roger, 02340 Lislet, qui se cramponne comme nous tous.
TINGAUD Pierre, 16370 Cherves-Richemont.
DEMANNY Georges, 67110 Niederbronn-les-Bains.
MONTENOT Robert, 41100 Villiers-sur-Loir.
SONNEY André, 39130 Clairvaux-les-Lacs.
DESSART Fernand, 4540 Amay (Belgique).
GABARRET Fernand, 64000 Pau.
GELORMINI Martin, 20213 Prunelli.
JACQUES François, 55110 Sivry-sur-Meuse.
VERCASSON Jean, 13090 Aix-en-Provence.
BIROT René, 49510 Jallais.
GRANIER Jules, 30160 Gagnières.
MAQUET Denis, 71400 Autun.
M^{me} MALLET Eliane, 52340 Biesles.
PINLON Max, 33260 La Teste, avec nos félicitations pour ses 91 ans.
PION Virgile, 83700 Saint-Raphaël.
PROST Gaston, 74200 Thonon-les-Bains.
M^{me} REIN Paulette, 75013 Paris.
VALDENNAIRE René, 88310 Cornimont.
VIDAL Roger, 81300 Graulhet.
DURAND Roger, 26000 Valence.
LE FORT Joseph, 44300 Nantes.
PINSARD Valentin, 56330 Cahors.
SITTERLIN Jean-Paul, 67110 Reichshoffen.
CABARET Fernand, 95600 Eaubonne.
DEMESSINE Roger, 18310 Cracay.
FREDOUX Rolland, 33800 Bordeaux.
MARGOTTON André, 68200 Mulhouse.
MEYNARDIER Géry, 81100 Castres.
PELIGRAIN Ernest, 55100 Verdun.
PIFFAULT Georges, 30129 Manduel.
TISSIER Claudius, Résidence « Le Florentin », 69470 Cours-la-Ville.
ALBRAND Emile, 78690 Les Essarts-le-Roi.
BIZE Jean, 92800 Puteaux.
BUFFIERE Marcel, 24270 Payzac.
DEMICHEL Albert, 42840 Montagny.
LEVASSEUR Marcel, 75020 Paris.
TRIPET Jean, 80700 Roye, toujours aussi généreux.

FRANC Jules, 56190 Muzillac.
POIRIER Noël, 88400 Gerardmer.
REYNAL Jean-Marcel, 33220 Port-Sainte-Foy-Ponchapt, avec l'espoir que quand il lira ce journal, il sera complètement remis de sa chute.
M^{me} CADENEL Marie-Rose, 13090 Aix-en-Provence.
GAMAY Jules, 71850 Charmay-les-Mâcon.
GOUGNON Roland, 17600 Le Gua.
HOUOT Pierre, 88430 Corcieux.
LAVEZAC René, 81600 Cadalen.
M^{me} ROUDIER Aimée, 30670 Aigues-Vives.
ROUZEAU Lucien, 17000 La Rochelle.
TISSEYRE Lucien, 33190 Bègles.
ABADIE Roger, 65000 Tarbes.
BEAUBOIS Julien, 18000 Bourges.
M^{me} BEKER Henri, 94000 Villier-sur-Marne.
M^{me} BOUTEILLE Marguerite, 23400 Bourgneuf, avec tous nos compliments pour la naissance de son arrière-petit-fils Romain, le soir de Noël.
BROCARD Roger, 06500 Menton.
CAZALOT Robert, 64360 Monein.
M^{me} CHEVALLIER Georges, 62130 Wassy.
CORMIER Georges, 29160 Crozon.
DEMAREST Jean, 87510 Nieul-sur-Mer, auquel nous doublons nos remerciements pour sa générosité.
DALLO Jean, 93190 Livry-Gargan.
DUCARD André, 61700 Domfront.
FOURNIER Jean, 66110 Amélie-les-Bains.
FOUCHER Albert, 93340 Le Raincy.
FRANÇOIS Paul, 24260 Le Bugue.
M^{me} GALIPAUD Germaine, 17870 Breuil-Magné.
GAY Francis, 04230 Cruis.
GRANDIDIER Gaston, 88100 Saint-Dié.
GLEIZES Albert, 34220 Saint-Pons-de-Thomières.
GREZE René, 92500 Rueil-Malmaison.
GREVOZ René, 1226 Thones-Genève (Suisse).
HEUTTE Marcel, 95110 Sannois.
LABERENNE Pierre, 32100 Condom.
LECLERC René, 58000 Nevers, qui mérite également un grand merci pour notre C.S.
LEGRAS Jean, 93310 Le Pré-Saint-Gervais.
LOUMENA Anselme, 64110 Jurançon.
MARCHAL François, 88510 Eloyes.
MOLLET André, 59400 Cambrai.
M^{me} MOUET Marie-Louise, 38780 Pont-Évêque.
M^{me} ORAIN Raphaël, 44260 Savenay.
PERNOT Alexis, 90800 Buc-Bavilliers.
PICHARD Claudius, 71110 Marcigny.
RAVEL Julien, 69290 Craponne.
M^{me} RIFLE Madeleine, 10120 Saint-André-les-Vergers.
ROCHE Jean, 69490 Pontcharra-sur-Turdine.
ROUGEOT Jean, 21000 Dijon.
MATÉO Ginès, 30300 Beaucaire, il arrive qu'un texte se perde ou ne paraisse pas. Mais les rumeurs sont des folles, personne n'accapare ce journal (T).
BOUTON René, 57130 Ars-sur-Moselle.
GAUTHIER René, 86000 Poitiers.
VIOTTI Albert, 25300 Pontarlier.
BERERE Roger, 71700 Tournus.
PELFRENE Bernard, 76370 Ancourt.
AVRIL Raymond, 85400 Luçon.
BARRE Albert, 75012 Paris.
BRIAUX Paul, 59370 Mons-en-Baroeul.
CHABERT André, 38000 Grenoble.
CHEDOTTE Pierre, 58230 Ouroux-en-Morvan.
DUMURET Hector, 59490 Somain.
GENOIS Marius, 13100 Aix-en-Provence.
LEJEUNE Maurice, 75019 Paris.
NARMORD Etienne, 95520 Osny, qui se montre toujours aussi généreux.
M^{me} ORLANDUCCI Anne, 20600 Bastia, en souvenir de notre GONDOLFI François, malheureusement décédé.
POIRIER Noël, 88400 Gérardmer.
ZWARG Paul, 28410 Champagne.
AVAULEE André, 75015 Paris.
AUBRY Maurice, 77124 Chauconin-Neufmontiers.
CHAPERON Pierre, 42450 Sury-le-Comtal.
DAUREL Yves, 33560 Carbon-Blanc.
DEMONFAUCON Daniel, 36700 Clion.
ESPINASSE Auguste, 49160 Longue-Jumelles.
GAILLARD Joseph, 74000 Annecy.
GENDRON Louis, 95490 Saint-Suliac.
IMBAULT Albert, 45310 Gemigny.
LAUDETTE Jean-Marie, 64390 Andrein-Sauveterre-de-Béarn.

LEVEAU Marcel, 94170 Le Perreux.
MARION Louis, 71100 Châlon-sur-Saône.
MARX Yvan, 36250 Nihérne (31, rue de la Gare), est à la recherche d'un camarade du commando de Tuttingen qui s'appelle LEIPP et qui demeure vraisemblablement à Corbeil. Merci à celui qui pourra fournir son adresse.
ROBINEAU Guy, 47000 Agen.
SENEPART César, 59950 Aubry.
TRULIN Georges, 78500 Sartrouville.
TUDEAU Marcel, 85150 Sainte-Flaive-des-Loups.
VERBA Francis, 92410 Ville-d'Avray.
VIGNEAU André, 33400 Talence.
VIRET Fernand, 74150 Moye.
BORGEL Fernand, 74000 Nancy.
GESLAWD Paul, 83260 La Crau.
MARLANGEON Emile, 88500 Mirecourt.
SARRE Jean, 30600 Vauvert.
SAVEL Jacques, 89000 Auxerre.
BRACONNIER Louis, 75012 Paris.
CHAUVEAU Henri, 49330 Cherre.
COUSSE André, 31310 Montesquieu-Volvestre.
M^{me} LAGUERRE Marcelle, 33300 Bordeaux.
LAMOTTE Georges, 66190 Sorede.
MARTIAL Pierre, 85700 Mesmin.
PRADALIER Joseph, 12190 Estaing.
M^{me} Veuve VALLI Joseph, 20000 Ajaccio.
VANNI Baptiste, 13090 Aix-en-Provence.
ZALBALZA Marc, 33140 Villenave-d'Ornon.
BAUDIER Roger, 82700 Montbartier.
CHAMPEVAL Léonard, 19300 Egletons.
DESPAUX René, 32300 Mirande.
GRILLON Raymond, 33120 Arcachon.
GUERBERT Jules, 57380 Faulquemont.
MANCINI Louis, 38320 Eybens.
PASCAL-VALETTE Fernand, 38500 Voiron.
PERSYN Eugène, 59280 Armentières.
VEYRIERES Albert, 33240 Salignac.
MEZIERE Henri, 72470 Champagne.
M^{me} HOUET Marie-Louise, 38780 Eyzin-Pinet.
RAVEL Julien, 69290 Polliionnay.
TREHEUX Roger, 78510 Triel-sur-Seine.
GOGER Alexandre, 72000 Le Mans.
SAILLET Pierre, 54700 Pont-à-Mousson.
CHAVERTOT Jean-Marie, 42780 Violay.
DUMAS André, 34500 Béziers.
DURAND Pierre, 54700 Pont-à-Mousson.
GUERIN François, 06130 Grasse.
HENRY Jacques, 06520 Magagnoc.
MARQUETTE Roger, 80100 Abbeville.
PARCZANSKI Louis, 75011 Paris.
PERRET Joannès, 42120 Le Coteau.
SAUSSIER Gaston, 10400 Nogent-sur-Seine.
M^{me} SAUVAGE-LEFORTIER Marie-Hélène, 14123 Ifs-Plaine.
SIX Pierre, 59290 Wasquehal, que nous remercions tout particulièrement pour sa très grande générosité.
TRULIN Georges, 78000 Sartrouville.
BROVELLI Henri, 90200 Giromagny, à qui nous souhaitons longue vie ainsi qu'à son épouse, et nos sincères félicitations pour leurs Noces de Diamant.
ROCHE Emile, 69960 Corbas.
ARGUEL Emile, 12290 Segur.
BOUSSARD Henri, 69006 Lyon.
CABAUP Joseph, 09140 Oust.
PERRET Jean, 25000 Besançon.
M^{me} DEMUYNCK Raymonde, 60550 Verneuil-en-Halatte.
GRANGE Jean, 69006 Lyon.
JEAN Pierre, 30600 Vauvert.
JOLLY Marcel, 85300 Challans.
DUBOIS Léon, 71710 Saint-Symphorien.
PAULUS Henri, 06110 Le Cannet.
TRIBOUILLAD Edouard, 14000 Caen.
ASSEAU Léon-Charles, 75015 Paris.
BERKOWICZ Bernard, 95320 Saint-Leu-la-Forêt.
CASSAN Roger, 47110 Sainte-Livrade-sur-Lot, avec qui nous partageons ses malheurs qui se révèlent vraiment épouvantables. Après avoir perdu son fils à la suite d'un accident, son épouse vient de décéder le laissant subitement complètement isolé. Nous te prions cher ami de surmonter ton chagrin, et nous t'adressons nos très sincères condoléances.
FEREY Léon, 28110 Luce, qui lui aussi n'a pas été gâté. Il vient de perdre sa fille et a passé 3 mois en maison de repos. Il s'en remet tout doucement et nous lui souhaitons un bon anniversaire pour ses 90 ans.
FRELIN Lucien, 34000 Montpellier.
GRAPPIN Pierre, 21000 Dijon.
MONSAVOIR Raymond, 27950 Saint-Pierre-d'Authills.
MOREAU Maurice, 53800 Renaze, que nous sommes contents de savoir en meilleure santé.
M^{me} RIGOT Odette, 74910 Usinens.
SAMUEL Hubert, 57245 Peltre.

PETETIN Raymond, 39520 Foncine-le-Bas.
VALLIERE Jean, 80210 Orchancourt.

CARNET NOIR

C'est toujours avec une immense peine que nous apprenons les décès de nos amis :
 — LAMOTHE Louis, 46130 Prudhomat.
 — THEPAULT Joseph, 28380 Saint-Rémy-sur-Avre.
 — PETIT André, 51100 Reims.

A toutes ces familles éplorées, nous adressons nos bien tristes condoléances.

DÉCÈS

Notre camarade et ami Henri FISSE n'est plus...

Le Bordelais nous a quittés dans ses quatre-vingt-dix printemps.

Après une maladie de quelques semaines, ne s'étant jamais complètement remis, semblait-il, d'un accident de voirie en 1992. L'inhumation a eu lieu le 28 février à Bourg-sur-Gironde.

L'occasion ne me fut pas donnée de le rencontrer, mais une longue correspondance de ton... méridional nous réunissait pour évoquer ces choses diverses que nous avions en commun comme Anciens Prisonniers de Guerre...

Sa voix au téléphone était enjouée, piquante et chaleureuse, brûlée de soleil aquitain, qu'on reconnaissait entre mille et que je n'oublierai pas : une voix quelque peu gouailleuse des rives de Garonne ! Sa générosité, son attachement à l'Amicale, le souci qu'il avait des P.G. démunis qu'il connaissait, faisaient de lui un homme attachant et sincère.

Le Lien, à diverses reprises au cours des années, a publié de ses récits qui renaient l'attention par leur humour et leur vérocité. PERRON et moi-même lui avions donné carte blanche, il en usait avec modération et avec talent. En dernier hommage, voici de lui une page où se révèlent ses qualités d'observation et de conteur (il lui arrivait d'écrire plusieurs versions d'un même texte, qu'il nous présentait ensuite comme inédit...). Mais mieux que l'écriture, Henri avait une autre corde à son arc — qu'il tirait à merveille : la peinture, son passe-temps favori. A Dieu, cher ami !

A Madame Henri FISSE et à tous les siens, nous présentons nos sincères condoléances, et les assurons de toute notre sympathie.

J. TERRAUBELLA.

LE PAS DE L'OIE

C'était en l'été 43, au Camp de Nienburg. J'étais sorti avec deux autres camarades pour aller changer du linge dans une caserne, de l'autre côté de la ville.

Notre jeune gardien de 18 à 19 ans, fier, beau, blond, et con à la fois, manifestement la tête enfiée par son rôle — « surveiller trois bandits de P.G. Français » — nous fit prendre la grande rue, ornée de magasins, aux vitrines bizarrement vides, « déjà ! », la ballade était superbe. Les trois K.G. défilant côte à côte, au milieu de la rue et le héros à l'arquebuse derrière, se regardant dans toutes les vitrines, défilent. Tout à coup, un hurlement, Halt ! et notre Wachtposten, nous fit plaquer à l'ombre, contre le mur, face à une immense vitrine, dégarnie elle aussi. Etonnés nous obéîmes, et notre futur héros entreprit alors une impressionnante démonstration, de parade militaire « tout seul » sous les regards « admiratifs » des civils. (Si avant guerre, en France, un pauvre bidasse, avait fait, pareille démonstration, devant la vitrine d'un grand magasin, dans la principale artère de la ville, tous les passants se seraient payés sa gueule !!!) Ici, en Allemagne, c'était le contraire. On l'admirait et il le savait, surtout quand, après son garde-à-vous son manquement d'escopette, il démarra « au pas de l'Oie », la main gauche collée à la cuisse, droit comme un balai, la tête haute, les yeux fixés vers le ciel (où il sera allé sûrement très vite se mettre au frais), demi-tour réglementaire allemand, en trois temps marqués. Combien ce « fada », beau, jeune, blond, svelte, bien habillé, pur produit du régime, nous parut « bon » pour le prochain hiver en Russie ! mais fallait-il qu'il soit con ou aveugle pour ne pas voir les trois K.G. qui se fendaient la gueule de rire devant le spectacle burlesque de sa bêtise, qui faisait l'admiration de tous les passants... Quand il eût terminé, très satisfait de lui-même et de l'effet produit, il nous ordonna de repartir direction le camp. Et la mission s'acheva sans autre incident, sinon nos rires indiscrets, malgré les « ruhe » répétés de l'« ange » blond.

H. FISSE.

Les mots et la manière de les prononcer

par André CHANU

L'expression « ancien combattant » a toujours choqué ceux qui gardent du dynamisme et la volonté d'être à contre courant, lorsque certaines situations leur semblent exiger la lutte.

Maurice DRUON, Secrétaire Perpétuel de l'Académie Française, s'est lancé dans une campagne en faveur du maintien de la qualité de la langue. Il est membre d'Honneur « de l'Association des Comédiens Combattants ».

Nous constatons la dégradation de l'expression verbale écrite et nous voulons, pour notre part, réhabiliter le texte harmonieux. Par nature, le comédien se trouve confronté aux mots, à leur prononciation, aux phrases et à leur articulation. La ponctuation est un art, la respecter facilite la compréhension du texte. L'élégance dans le choix des mots donne du plaisir à l'oreille et la précision des termes employés permet de mieux connaître la

délicatesse de la pensée.

Il est indispensable de veiller à la prononciation. Le futur et le conditionnel doivent toujours se détecter à l'oreille. On est effaré à l'écoute de certaines émissions de radio ou de télévision par des négligences et des fautes inacceptables. Les personnalités de premier plan semblent avoir oublié ce qui leur a été enseigné sur les bancs des établissements scolaires ou à l'université, alors qu'elles devraient servir d'exemple pour tous et spécialement pour les jeunes. Tous les jours, on utilise le mot « espèce » au masculin, on entend « ekketera » alors qu'il suffit de lire la locution latine « et coetera ». Certains disent « bonjour » mais n'hésitent pas aussitôt à prononcer « aujourd'hui » pour aujourd'hui. Il n'y a pas de quoi triompher avec « arque » (arc) ou en parlant d'un « filme ». La lettre « e » n'a aucune raison d'être ajoutée et pourtant.

La Gazette de Heide

Mésaventure à la Flèche

Novembre est là.

Les robiniers, faux acacias de la cour de l'Annexe de la Tour d'Auvergne, perdent leurs feuilles.

Nous, les Miteux de la série B portons l'uniforme depuis un mois. Nous commençons à nous y habituer.

Nous allons avoir l'honneur de défilé dans le Parc pour le dixième anniversaire de l'Armistice, le 11 novembre 1928.

En dehors des heures de classe, l'école du soldat sans arme bat son plein. Les cognes, nos instructeurs, sont des jeunes qui font leur service, mais l'adjudant, le lieutenant et le capitaine sont des anciens combattants de la grande guerre qui ont à cœur de présenter à la revue des Miteux qui ne le soient pas trop. Il en va de leur réputation.

Une demie heure avant chaque étude nous sommes initiés aux secrets de l'exercice. En avant... Marche-Section... Halte - A droite... Droite... - En colonne... Couvrez. Sans oublier le « Vers la gauche en ligne... Halte, Commandement couramment usité au cours des PA pour nous faire bouger un peu. Bref tout ceci pour nous prouver que nous ne sommes plus péquins !...

Je m'habitue très mal au climat pourtant classé « Douceur Angevine », car depuis quatre ans je vis au Maroc où l'automne est encore chaud. Mon organisme en pâtit, et j'ai des coliques, malgré l'absorption régulière d'élixir parégorique, qui fleurit bon le pernod paternel, délivré par l'infirmier, sur prescription du major de l'Annexe.

Les « Nord-Africains » sont, paraît-il, tous comme ça, alors je n'ai qu'à me résigner, cela passera... Il y a même des dysenteries...

Le 11 novembre arrive... Nous sommes à point... Cela manœuvre comme à la Légion... En plut petit !...

Ce matin-là donc, après quelques exercices d'échauffement dans la cour, nous prenons la direction du Grand A, derrière la Clique, qui joue le moins faux possible :

As-tu vu Guillaume

A cheval sur un canon

Qui battait sa femme

A coup de bâton ?

Le canon éclate

Et Guillaume est foutu,

Poincarré l'attrape

Par la peau du cul...

La route résonne sous nos souliers cloutés. Le tambour, c'est bien connu, remue les tripes. Les miennes gargouillent, mais cela va.

Les « Petits » marchent en tête. Les Grands, toujours revêtus de bleu horizon suivent. Ils portent la Galette et les bandes molletières, il y a même encore des culottes courtes. Nous, nous inaugurons la nouvelle tenue bleu-marine et portons le képi. Evidemment nous excitons leur jalousie et plus d'un képi passera sous le derrière d'un ancien pour être « bahuté », à notre grand désespoir, ce qui nous attirera encore des punitions.

Sur les trottoirs, les civils nous regardent passer, comme les

vaches le feraient d'un train, habitués qu'ils sont à pareil spectacle.

Arrêt sur la place Henri IV, puis nous pénétrons en ordre mais sans cadence, dans la chapelle, sanctuaire des deux cœurs royaux où nous allons assister à l'office des morts pour la France. Nous écoutons la messe avec tout le recueillement dont sont capables des galopins de onze ans !...

Pendant un silence, mes intestins profèrent des borborrygmes inquiétants entendus par mon voisin de chaise qui me regarde de travers et me lance une grossièreté. Sa voix est couverte par les clairons de la Clique du grand R qui sonnent « Aux Champs » pour l'élévation. Moi je joue du sphincter et rien n'arrive... Pardon Seigneur !...

Puis c'est l'appel aux morts. Cela dure longtemps, mes coliques ont l'air de s'atténuer et c'est la fin du service religieux.

Nous ressortons en nous bousculant, mais nous sommes vite repris en main et l'on nous rassemble en ordre. Nous nous rendons au pas cadencé au Parc où nous allons défilé devant un Général et des officiers supérieurs...

Cela se passe bien. La Musique du Grand Prytanée joue à la cadence de nos petites jambes. Elle est excellente. Elle change de rythme pour la garde au drapeau qui ouvre le défilé des Candidats aux Grandes Ecoles qui ont l'arme sur l'épaule. Le Major porte notre emblème que nous voyons pour la première fois. Suit un détachement de Grands Elèves bayonnette au canon dans un ordre impeccable. Combien en restera-t-il dans douze ans de cette fringante jeunesse, après le Maroc et la Guerre de 39-45, puis l'Indochine et l'Algérie ?

La revue est terminée. Mon ventre grouille à nouveau. Vais-je pouvoir tenir jusqu'à l'Annexe (maintenant appelée Galieni) ?...

Et l'on refait, en sens inverse, le trajet derrière la Clique des Miteux. Sauf votre respect, je serre les fesses en marchant, ce qui n'est pas commode... et je me demande avec angoisse si je vais pouvoir tenir...

Les toits de la caserne se profilent au loin. J'aspire avec impatience aux latrines auxquelles on accède par des marches extérieures...

Passé le portail, les deux compagnies forment la carré dans la cour sous les couleurs. Les saluts sont échangés entre les cadres et j'entends, comme un cri de délivrance, le commandement « Rompez vos rangs ».

Je n'y tenais plus... En bousculant tout le monde je m'élançais tel un naufragé vers une bouée, en direction des W.-C. J'escalade quatre à quatre les marches, je m'engouffre dans une cabine. Vite je déboucle mon ceinturon, le pose sur la porte et me mets en devoir de débouillonner mes bretelles, mais, trop fébrile, je n'arrive pas à faire coulisser les boutons de culottes neufs en zinc dans leurs pattes... Plus je m'impatiente, moins je suis habile...

L'Apothéose des Myopes (Suite IV)

La Prison de Spandau

Pour en finir avec Berlin, il faut bien en arriver à parler des Alliés, et surtout des Russes. Cela nous amène à la Prison Interalliée de Spandau, en Secteur Britannique, où nous étions souvent en contact avec eux.

Une longue et très haute muraille, extérieurement protégée par un réseau électrifié, doublé de barbelés, entourait les bâtiments. Prévue pour quelques centaines de prisonniers, dotée d'une garde nombreuse, fournie successivement par les quatre Nations Alliées lors de leurs mois de présidence, elle n'en abritait que sept : l'Amiral Doenitz, l'Amiral Raeder, Von Neurath, Von Schirach, Albert Speer, Walter Funk et Rudolf Hess.

Peut-être les autres Grands Dirigeants du Reich, qui avaient été pendus, avaient-ils, du moins certains, toutes les luttes armées impliquent bien des fautes contre l'humanité, — une réelle et grande culpabilité. Mais, sauf peut-être Rudolf Hess, ces sept rescapés de Nuremberg étaient des Officiers ou des Techniciens, qui, dans leurs domaines respectifs, n'avaient fait que suivre des directives ou exécuter des ordres en temps de guerre, ce qui laisse assez peu de marge à la désobéissance.

Les premiers comme les seconds, quoi qu'il en fut, étaient les premières victimes d'une Justice Internationale sans précédent moderne, créée pour la circonstance et dont l'application aurait pu facilement sans doute être inversée si la victoire avait favorisé l'autre camp. Faut-il voir là un terme très évolué de la morale des Peuples ? Ne s'agirait-il pas plutôt d'une manifestation de haine de ceux qui, le plus longtemps et le plus grave-

ment, s'étaient sentis menacés ? Comme chez les animaux, tels le loup et l'agneau de La Fontaine, le Droit en pratique humaine est généralement fonction de la Force. N'y eut-il pas davantage de franchise et moins de cruauté vingt siècles plus tôt, dans le « Vae Victis » de Brennus ?

Parmi ces sept détenus, les circonstances, au cours des six longues années de mon séjour à Berlin, m'amènèrent à donner des soins aux six premiers. Quant à Rudolf Hess, sombre, avec un regard profond sous d'énormes sourcils, il émergeait peu à la médecine et pas du tout à la chirurgie. Je n'eus jamais directement à m'en occuper. Son psychisme intriguait tellement, suite à son envol étonnant pour l'Angleterre, qu'il fut par contre examiné à de multiples reprises par des Psychiatres Alliés, dont la mission était de déterminer si oui ou non il était fou. Aucun n'osa jamais se prononcer nettement. Rudolf Hess, lui, fut un jour moins réservé. Alors qu'un éminent Psychiatre Américain venu de loin n'avait voulu conclure au terme d'un examen minutieux de trois heures, il confia à un gardien :

— « Il est bizarre ce psychiatre, vous ne trouvez pas ? D'ailleurs comme un peu tous les psychiatres ! »

Pour ma part je crois que Rudolf Hess fut en réalité étonnamment lucide, en triomphant de dangereuses difficultés de vol, afin de tenter d'obtenir une paix à des conditions acceptables, avant qu'il ne soit trop tard, et alors que son pays venait de remporter d'extraordinaires et constants succès qui paraissaient pour un peu tout le monde exclure la possibilité ultérieure d'une défaite.

Georges LE ROY, illustre Sociétaire de la Comédie Française et éminent professeur au Conservatoire d'Art Dramatique, a publié, sur ce thème, un ouvrage de grande qualité : Traité Pratique de Diction Française, le rééditer et le faire connaître à tous niveaux serait déjà une bonne base. Il ne s'agit à aucun moment de valoriser la préciosité ou, sous prétexte de recherche intellectuelle, d'accepter un jargon prétentieux. BOL-LEAU n'est pas démodé lorsqu'il nous enseigne :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.

Et les mots pour le dire arrivent aisément.

L'Association des Comédiens Combattants souhaite ardemment avoir à ses côtés tous ceux qui veulent maintenir le rayonnement de la langue française. La plupart des expressions étrangères sont, chez nous, des mots dont le sens est équivalent.

Parler français, c'est défendre notre patrimoine.

André CHANU, *Comédiens Combattants.*

C'est alors que la Terre m'abandonne et que mon ventre, d'une puissante et irrésistible poussée... se vide dans mon caleçon long.

Un désespoir immense m'envahit... Que vais-je devenir ?... Etre la risée de mes camarades (cet âge est sans pitié) et être puni par-dessus le marché... Peut-être la porte ou des PV... Oh mon Dieu !... Qu'ai-je fait pour mériter pareil châtiment ?... Mes yeux se mettent à verser toutes les larmes stoïquement contenues depuis mon arrivée à La Flèche : Ah Maman, si tu voyais ton fils !...

Cela me fait du bien, un grand calme m'inonde. Je m'apaise et réfléchis. Je me déshabille, enlève chemise, chaussettes et caleçon, roule le tout en boule et les jette dans la tinette. Je me recharge après avoir enfilé mon pantalon sur mon postère sale et courageusement me rends en étude, où mes camarades attendent l'heure du repas, et j'explique ma situation au répétiteur...

L'étude se bidonne et se bouche le nez. J'essuie toutes sortes de quolibets vite arrêtés par le cogne compréhensif. Il me conduit dans l'étude des grands, à côté, expose mon cas à son collègue et lui demande deux gnasses volontaires, pour procéder à ma toilette. Deux anciens s'offrent spontanément pour décroter le Miteux Merdeux (ce sont là leurs propres termes).

Ils me firent d'abord récupérer mes linges qui nageaient dans le baquet et m'emmenèrent au premier étage, où, dans les dortoirs, se trouvaient les lavabos. Ils m'allongèrent dans l'auge galvanisée, ouvrirent tout grand les robinets d'eau froide sur mon anatomie et me frottèrent avec une grosse éponge au savon de Marseille. Qu'est-ce que j'entendis comme noms d'oiseaux et de quadrupèdes plus ou moins propres !... Mes anciens étaient cependant si sympas malgré leur façon brusque que la confiance en l'avenir me revint.

Comme nous n'étions pas loin de mon dortoir j'allais puiser dans mon sac à linge sale qui n'était pas encore parti pour la lingerie, en sortis un caleçon, une chemise et des chaussettes et glissais en place les linges que l'on m'avait fait rincer, ce qui m'évitera une punition car la perte d'effets était considérée comme une faute grave qui coûtait cher.

J'enfilai mon pantalon n° 2 et les gars me conduisirent tout propre et gelé à l'infirmerie où me fut servi un bouillon chaud avec quelques comprimés d'Alunozal. L'infirmier, sur ma mauvaise mine, me garda au chaud, et le lendemain le Crabe m'hospitalisa trois jours à la diète après une bonne purge de sulfate de soude, ce qui reconstitua ma flore intestinale...

Je n'eus plus jamais à me plaindre du « Mal Diarrhéique ».

◆

J'avais déjà glissé cette histoire dans l'oreille de mon voisin de table au banquet de l'A.S.S.O.C. en 1984 à Dijon. C'était, si mes souvenirs sont bons, un Bruton Bisontin des années 41-44, réfugié à Briançon avec le petit. T'en souviens-tu camarade ?...

Et toi 432 B qui te manifestas un jour par un coup de fil, cela ne te dit rien ?...

Je vous salue tous les deux.

Jean AYMONIN, 416 B.

Petit Lexique à l'usage des péquins que vous êtes...

PV : Privation de vacances (par journées).

Miteux : Jeune élève du Prytanée Militaire de La Flèche.

Annexe de la Tour d'Auvergne : Caserne qui servait d'annexe pour les petites classes du Prytanée, maintenant appelée Quartier Gallieni.

PA : Pelotons avec augmentation, c'est-à-dire 2 = 4 séances de pelote.

Nord Africains : Fils de militaires français servant en Afrique du Nord.

Grand B : Grand Prytanée abritant les grandes classes.

Cliques : Musique composée de clairons et tambours joués par les élèves.

Nouvelle tenue : Bleu marine à pantalons longs et boutons dorés.

Galette : Large béret alpin orné de la grenade rouge.

Cœurs Royaux : Ceux de Henri IV et Catherine de Medicis y sont entreposés dans des chasses.

Major : Le porte-drapeau est le meilleur élève du Prytanée, élu chaque année ; il est presque assuré de terminer sa carrière comme général ou amiral, s'il n'est pas tué...

Auges : Genre d'abreuvoir dans laquelle coulaient des robinets d'eau pour la toilette matinale, froide évidemment.

Bruton : Nom donné aux anciens élèves du Prytanée.

Cogne : Sous-Officier du contingent faisant son service comme surveillant au bahut.

Gnasse : Types ou mecs.

Pantalon n° 2 : Tenue de semaine ou dans l'armée, d'exercice.

Crabe : Médecin major.

Que de deuils, de ruines et de terribles menaces actuelles auraient ainsi été évitées, non seulement à l'Allemagne, mais aussi à toutes les nations occidentales.

Ces sept hommes, tous célèbres, nous étonnaient tant ils étaient, sous leur costume gris de prisonniers de droit commun, privés de l'apparat de leurs hautes fonctions antérieures, semblables aux plus quelconques des autres hommes. Cela évoquait presque ce qu'écrivit La Bruyère :

— « De bien des gens qu'il n'y a que le nom qui vaille quelque chose. Quand vous les voyez de fort près, c'est moins que rien ».

Mais en réalité ce n'était qu'une apparence. Tous, avec une grande efficacité, avaient tenu des postes importants, et, à la longue, on discernait leur valeur, cependant à mon sens inégale.

Très vite, chez Doenitz, se révélait la personnalité d'un homme supérieur. Il en avait la simplicité et sut en toutes circonstances rester parfaitement digne. Un très bel Officier de Marine ! Hitler ne s'était pas trompé dans le choix de celui qu'il aurait voulu comme successeur.

La fréquentation prolongée de Funk, du fait des soins constants que nécessitait son grave état de santé, me dévoila la profondeur et la finesse de son intelligence, ainsi que l'étendue de sa culture. Grand voyageur, il avait à peu près tout vu de ce qui existe de beau ou d'important à la surface de notre globe terrestre. Et presque tout compris ! Avec lui on pouvait aborder n'importe quel sujet. Ce qu'il ne savait pas, il le devinait. Plus d'une fois, alors que je cherchais un mot, il m'interrompit :

— « Vous allez me dire... telle chose ». Et c'était toujours exact.

Un état d'esprit presque commun à tous ces prisonniers me choquait : leur manque de cohésion et d'entente entre eux. Ils auraient dû naturellement faire un peu bloc, nous présenter un front uni. Au contraire, c'est entre eux qu'ils s'opposaient presque en permanence, par des querelles d'enfants, souvent à base de jalousie, suivies parfois de longues bouderies. N'ayant pas eu au cours de ma carrière l'occasion de fréquenter des prisons de droit commun je suis cependant porté à imaginer que les détenus y sont habituellement plus solidaires.

Dès la première année de mon séjour à Berlin je fus plongé dans ce milieu carcéral international plein d'embûches, où les Soviétiques, sous la férule d'un terrible Gouverneur faisaient la loi. Le moment était en effet arrivé de prendre une difficile décision, constamment repoussée jusque là, au sujet du traitement de Walter Funk, le « numéro 6 ». Il ne parvenait presque plus à uriner spontanément et ne pouvait être sondé qu'avec de grandes et dangereuses difficultés. L'un des deux Chirurgiens Anglo-Saxons lui avait, en passant un beniqué, tellement traumatisé l'urètre postérieur qu'il s'en était suivi un obstacle quasi infranchissable, ne permettant même plus la mauvaise ressource d'une sonde à demeure. Une opération était devenue indispensable. Mais, sur ce patient anémié, très infecté, diabétique insulinodépendant, au cœur défaillant, affecté de surcroît d'une dystonie neuro-végétative exceptionnellement accentuée, elle ne pouvait se concevoir, du moins pour commencer, que comme une action de sauvetage. Laquelle, au cas où elle serait supportée, pourrait permettre un second temps sur l'urètre postérieur, ou sur la prostate, qui semblait en cause, bien que, la région étant noyée dans de l'œdème, le toucher rectal n'y décelait pas d'adénome nettement perceptible. L'absence d'installation radiologique, par ailleurs, ne permettait pas l'indispensable urographie intraveineuse.

Encore moins favorable étaient les conditions matérielles pour l'intervention chirurgicale. Il eut fallu transférer le malade dans un service spécialisé civil, ou, à la rigueur, dans l'un des Hôpitaux Militaires Alliés de Berlin. Mais à ces seules bonnes solutions, les Russes opposaient leur veto le plus absolu. D'ailleurs, disaient-ils, il n'y avait qu'à le laisser mourir et ce serait une belle mort, puisque, normalement selon eux, il méritait largement à Nuremberg d'être condamné à être pendu. Mourir de mort naturelle était donc déjà pour lui une fin privilégiée, une véritable faveur.

Depuis plusieurs mois, la discussion entre les quatre Médecins Chefs Alliés, flanqués chacun de son chirurgien, se continuait, pratiquement sur la seule question du transfert. Personne ne se souciait de prendre la responsabilité de la périlleuse décision d'une opération à la prison, dans des conditions matérielles des plus dangereuses, avec, en fait de bloc opératoire, la seule ressource de la salle antérieurement utilisée pour décapiter, certains disent parfois à la hache. Elle avait l'avantage de présenter sur son sol des dispositions prévues pour l'écoulement du sang.

Jamais je n'ai pu assister insensible à la mort d'un homme, quel qu'il soit, alors qu'existe, aussi réduite soit-elle, une possibilité de le sauver.

Par ailleurs, tout au long de mon séjour à Berlin, je me suis senti entouré de la confiance de mes Chefs Militaires, les trois Généraux qui s'y sont alors succédé au Commandement du Secteur Français. Cela me laissait les coudées franches.

A une époque où régnaient tant de médiocres, j'ai connu là des Chefs véritables, de personnalités très différentes, mais tous dignes d'admiration.

D'abord Ganeval, habile diplomate, mais sachant être énergique quand il le fallait. Il le prouva en faisant, contre le gré des Russes, sauter une Tour de Télécommunications continuant à être utilisée par eux dans notre Secteur.

Puis Carolet, magnifique d'allure, mais à qui de plus il ne fallait pas essayer de raconter des histoires. Un Général Soviétique a pu s'en apercevoir lors d'une enquête avec lui sur les lieux où avait été tué un Agent de Police Allemand, à la limite de nos secteurs respectifs, au cours d'une nuit de Noël. A son homologue qui, inlassablement, ressassait l'inexacte version des faits mise au point par ses Autorités Supérieures, il finit par dire :

— « Ne répétez donc pas toujours la même chose, on croirait que vous avez avalé un disque ».

Enfin, pour finir Manceau-Demiau, fin, subtil, rayonnant d'intelligence.

Rarement il me fut donné d'admirer d'aussi éminentes facultés intellectuelles, et d'aussi belles qualités morales que celles de ces Chefs chez les Hautes Autorités Civiles qu'au cours de ma carrière il m'a été donné de rencontrer.

Dans un tel contexte permanent, sans d'ailleurs en référer à qui que ce soit, il me fut ainsi possible de ne suivre, malgré les conseils de prudence de principe de Ganeval, que les seules incitations de ma conscience de médecin.

Aussi, lors de l'une de mes participations aux longues discussions sur ce sujet, jusque là stériles, après avoir patiemment écouté les uns et les autres, je n'eus pas d'hésitation, mon tour venu, à prendre la parole pour exposer le problème de la façon qui suit :

— « Messieurs, nous pouvons considérer qu'un point est formel : nos Alliés Soviétiques n'acceptent pas le transfert hors de la prison. Un deuxième point est tout à fait aussi indiscutable : si on n'opère pas, le malade est perdu à brève échéance. Troisième donnée pour moi du problème : bientôt nous serons en mois de Présidence Française. Donc mon Pays, que je représente ici, sera responsable. Or je ne veux pas prendre la responsabilité de laisser mourir cet homme sans tenter de lui assurer les soins que son état nécessite. Seule votre opposition irréductible m'empêcherait de le faire. Mais alors c'est vous qui seriez en accusation ce ne sera plus moi... En me proposant pour opérer dans la prison, je sais que je prends des risques, mais en ne le faisant pas, devant l'opinion internationale actuelle et surtout future ces risques seront encore plus grands. Si nous avions été Juges, à Nuremberg, peut-être aurions-nous été amenés à condamner cet homme à être pendu. Pour ma part, je ne connais pas son dossier, et, n'étant pas Juriste, je ne veux même pas le connaître. Ici, nous sommes entre Chirurgiens et avons tous notre conscience professionnelle : notre devoir en toutes circonstances est de prodiguer nos soins à ceux qui en ont besoin. Quels que soient leur race, ou les griefs, politiques ou autres, que l'on peut avoir contre eux... Je ne doute donc guère que votre position à ce sujet soit voisine de la mienne ».

Devant cette proposition inattendue il y eut quelque hésitation et l'on attira mon attention sur les périls de l'aventure. En cas d'échec, me fut-il dit, on nous contestera d'avoir eu le droit d'intervenir dans des conditions matérielles aussi défavorables.

Enfinement il fut convenu que j'opèrerais le 15 octobre 1949, avec mon aide habituelle, Mademoiselle ASEGLIO, Chef de mon bloc opératoire. Les Américains apporteraient un matériel chirurgical de campagne, les Anglais, du fait de leur grande réputation alors dans cette spécialité, se chargeraient de l'Anesthésie.

Il semble que les Soviétiques se soient réservé la surveillance : l'un des leurs, sans rapport avec notre monde médical, n'allait pas quitter son poste d'observation au fond de la salle tout au long de l'intervention.

A l'un des repas qui suivirent cette décision difficile, qui allait être entérinée par les Médecins-Chefs Alliés, le terrible Gouverneur Russe avait la Présidence. Nous étions une quinzaine d'Officiers. Au lieu de me placer en bout de table, comme cela était habituel et d'ailleurs normal, avec les Capitaines et les jeunes Commandants, il me fit asseoir au milieu, juste en face de lui.

De bonne humeur pour avoir obtenu l'adhésion de mes Confrères au geste humanitaire qui s'imposait, ses attaques dont je ne fus nullement étonné, me trouvèrent dans une heureuse disposition d'esprit. Toutes les paroles, comme d'habitude en ce lieu, étaient traduites par les interprètes successivement dans les deux autres langues.

Le Gouverneur Russe commença par me dire que, pendant la guerre, et même après, il n'avait jamais vu un tel tintoin, même pour un Officier supérieur soviétique blessé au combat. Je lui répondis que, chez nous, ce qui prime, c'est l'urgence et la gravité et non le grade : et que dans tous les cas nous considérons comme un devoir, quelles que soient les circonstances, d'apporter à tous les malades, sans exception, les meilleurs soins possibles.

D'autres échanges d'idées du même genre qui suivirent amenèrent le Soviétique à s'énervé progressivement. Il semblait ne pas avoir l'habitude d'être contredit. Finalement, excédé, il en arriva à me crier :

— « J'ai entendu dire que, dans votre Pays, on a de la considération pour les Chirurgiens. Chez nous, on les considère comme des charcutiers. »

Tranquillement et comme à titre d'information, je lui fis remarquer que, pour ce qui en est des professions :

— « Ces questions de dénomination, ça dépend uniquement de la matière sur laquelle on travaille. »

Lorsque les interprètes eurent traduit, un formidable éclat de rire secoua longuement l'assistance. Le Gouverneur Soviétique devint rouge comme une pivoine, et, instinctivement, comme autrefois le Feldwebel à Villingen, porta une main à l'emplacement habituel de son revolver.

La fin du repas fut sinistre, peu d'autres paroles furent échangées. Mais au signal de se lever de table, les trois autres Gouverneurs et quelques Officiers se précipitèrent vers moi, me donnant de vigoureuses poignées de main.

— « Vous avez bien fait », me dit le Gouverneur Américain, « c'est la première fois qu'ici on ose lui parler comme ça. »

Les Russes sont intelligents et réalistes. Le résultat ne se fit pas attendre. Une quinzaine de jours plus tard leur Gouverneur fut remplacé par un Commandant compréhensif et d'une délicate courtoisie, avec lequel je devais avoir, jusqu'à la fin de mon séjour à Berlin, les relations les plus cordiales. Il en fut de même pour les rapports avec le Médecin-Chef Russe, le Colonel Pousenkov qui rapidement devint pour moi un véritable ami.

Peu de temps après le changement de leur Gouverneur, les Russes demandèrent si j'accepterais la charge des soins chirurgicaux aux prisonniers au cours de leurs mois de présidence. Avec l'accord de mes Chefs la réponse fut affirmative.

Chaque fois où ils eurent à faire appel à mes services, une

excellente collation ensuite était préparée au Mess ; caviar et vodka à satiété, sans parler des vins de Hongrie ou du Champagne de Crimée, arrosant d'excellents plats. Il faut ajouter à cela une cordialité de l'accueil qui n'allait jamais diminuer. Je conserve en particulier l'inoubliable souvenir de la Fête de l'Armée Rouge à l'époque de la plus grande tension entre les Soviétiques et les Occidentaux. Le seul point de contact qui subsistait avec eux était la Prison de Spandau. J'y fus ce jour-là le seul invité. Au dernier moment m'arriva la visite inopinée d'un ami Comtois, avec la jeune femme qu'il venait d'épouser. M'étant alors décommandé, les Russes me répondirent :

— « Vos invités seront les nôtres. »

Le repas fut d'un exceptionnel apparat et abondamment arrosé. Entre chaque plat, selon le rite habituel, était porté un toast : « A l'Armée Rouge », « A la France », « Au Maréchal Staline », « Au Président de la République Française », etc...

Chaque fois la bienséance exigeait que tout le verre de vodka soit avalé d'un seul coup. L'habitude du « Trou Normand » me fut souvent d'un grand secours en de telles occasions. Ce jour là, il y en eut une bonne dizaine. La gaieté fut au dessert inimaginable, chansons Russes et Françaises alternèrent jusqu'au soir.

Souvent j'avais entendu dire que les Officiers de l'Armée Tzariste étaient de Grands Seigneurs. Ces Officiers de l'Armée Rouge que j'ai connus à Spandau avaient conservé à peu près la même très naturelle tournure d'esprit. C'étaient d'agréables compagnons dont le tempérament s'apparentait au nôtre. J'avais certes, à Berlin, de bonnes relations avec les Américains, les Anglais et aussi les Allemands. Mais jamais, dans les réunions avec eux, l'ambiance ne fut aussi cordiale et détendue. De mon côté une bonne capacité pour l'alcool, héritée sans doute d'une longue lignée d'ascendants tous du Haut-Jura et jamais buveurs d'eau, a probablement favorisé nos relations. Pas une seule fois il n'y eut à me faire porter à ma voiture par des ordonnances, ainsi que cela est arrivé par exemple aux Réceptions de Potsdam, à des Généraux ou autres personnalités alliées.

Au sujet des fréquents repas pris en commun à la table du mess de Spandau me revient à l'esprit un souvenir amusant. Il arriva qu'un jour en Présidence Russe on nous servit un délicieux goulasch. A ma gauche était un Colonel Anglais. On ne saurait savourer une sauce avec la seule aide d'une fourchette, aussi l'ai-je dégustée en trempant un petit morceau de pain du bout de cet instrument. Sentant se poser avec insistance en direction de mon assiette le regard désapprobateur du Britannique, je ne pus résister au plaisir de tremper mon pain directement avec les doigts. Mon voisin alors me regarda avec la même indignation qu'il aurait pu avoir si dans son assiette à lui on avait mis un crapaud vivant. L'air indigné il se leva, argua d'une urgente nécessité de service et partit alors que, discrètement, les Russes m'adressaient des sourires complices.

Le Colonel Pousenkov resta jusqu'au bout un collègue parfaitement loyal et très agréable. Dans nos discussions interalliées à la Prison qui, assez souvent, m'opposèrent aux Anglo-Saxons, constamment il fut de mon avis. Parfois après au début, ces controverses partant généralement d'orientations scientifiques différentes, changèrent assez vite de ton. A mon arrivée elles étaient habituellement interminables. Après deux ou trois heures de discussion il se trouvait toujours au moins un des quatre à ne pas vouloir signer le protocole. Si on y apportait une modification, alors c'était un autre qui n'était plus d'accord. Il fallait se réunir et palabrer à nouveau, jusqu'à ce que l'on finisse par trouver un compromis. Dès avant la fin de la première année, en cantonnant le débat aux données médicales généralement admises, on en arriva à ce que nos réunions ne dépassent guère une heure. Tous signaient et ensuite on se rendait gaiement au mess pour l'arrosage de tradition. L'entente est facile entre gens de bonne foi qui essaient de se comprendre.

Lors de mon départ de Berlin je fis l'objet de la part des Russes d'une faveur particulière. Au cocktail d'adieux furent naturellement invités les trois Médecins Colonels Alliés. Le Colonel Pousenkov ne l'était que par principe, car jamais, dans une réunion privée, on n'avait obtenu la présence d'un Collègue Russe. Parfois il venait un Officier, mais pas celui attendu. Sans doute celui-ci émargeait-il à une sorte de brigade mondaine plus ou moins apparentée à des organismes policiers.

Les quelques notabilités françaises à qui j'avais fait part de mon invitation à Pousenkov avaient été unanimes pour dire :

— « C'est évident, on doit le faire. Mais cela reste constamment sans acceptation. »

Or, non seulement Pousenkov fut fidèle au rendez-vous, arrivant même avant ses Collègues Anglais et Américain, puis partant après eux, mais il vint accompagné de M^{me} Pousenkov. C'était la première fois depuis le début de l'Occupation quadripartite de Berlin que l'on voyait figurer à une Réunion Interalliée, qu'elle fut officielle ou privée, l'épouse d'un Officier Soviétique. Parfois il venait des femmes, mais constamment il ne s'agissait que d'interprètes, émargeant naturellement au N.K.V.D.

Avant mon départ de Berlin, alors que j'allais quitter à la fois cette ville où j'avais passé plus de six années de mon existence et aussi l'Armée, pour une retraite anticipée, une autre attention me toucha tout autant. Elle vint de jeunes infirmiers faisant leur service militaire à notre « Hôpital Louis-Pasteur » dont j'étais finalement devenu Médecin-Chef.

Pourtant, sans faiblesse, je maintiens chez eux la discipline, sanctionnant inéluctablement chacune de leurs petites fautes par la punition exacte prévue par le règlement. Toutefois, s'il s'agissait d'un acte comportant une certaine gravité, je m'efforçais de faire la part de leur jeunesse pour plaider leur cause et leur éviter, à l'échelon supérieur, des sanctions trop sévères.

Or, avec TRIBOT, mon Infirmier Major, un sous-officier d'une qualité exceptionnelle, ils firent demander au Général commandant le Secteur Français l'autorisation d'une cérémonie inhabituelle pour un départ de Médecin.

Ayant eu gain de cause ils s'entraînèrent bien au maniement du fusil, et, lorsque pour la dernière fois je franchis la porte de l'Hôpital, le détachement, de façon impeccable, me présenta les Armes.

Il n'eût pas été possible de terminer avec davantage de satis-

faction ma carrière militaire.

La pratique civile qui allait suivre ne devait pas m'être aussi favorable. Mais ça, comme il est habituel de dire que le disait Kipling, c'est une autre histoire. Peut-être prendrai-je un jour le temps d'en conter les instructives vicissitudes, si la vie m'en laisse le temps.

Mais avant, ne faut-il pas réfléchir et essayer de tirer les enseignements de tout ce que l'on a vécu dans une période aussi fertile en événements. D'autant plus que ces pages d'histoire ont été, sur le moment et encore maintenant, malgré le recul du temps, très diversement et parfois très tendancieusement interprétées.

Berlin, le 3 Mars 1954

Le Général MANCEAUX-DEMIAU, Commandant le Secteur Français de Berlin, tient à marquer, à titre personnel et au nom de la Colonie Française de Berlin, toute la reconnaissance et toute l'estime qu'il porte au Médecin Lieutenant-Colonel GUINCHARD, au moment où il quitte à la fois un métier auquel il s'est consacré avec un dévouement constant et un succès complet, et la Ville de Berlin où il a très largement rayonné.

Chirurgien des Hôpitaux Militaires, Chef des Services Chirurgicaux de l'Hôpital Pasteur, desservant le personnel civil et militaire du Secteur Français de Berlin, de septembre 1947 à mars 1954, Médecin Chef de cet Hôpital depuis janvier 1953, il a assumé un service comportant un secteur de chirurgie générale avec activité obstétricale et gynécologique importante. Malgré des cas parfois très graves observés et les nombreuses interventions pratiquées, aucune mortalité n'a eu lieu depuis juin 1949.

Des services de telle qualité m'incitent à souhaiter que l'activité professionnelle du Médecin Lieutenant-Colonel GUINCHARD ne cesse pas à l'occasion de cette retraite prématurée, décidée par lui-même pour des raisons personnelles.

M. DENIAU.

NOTE DE LECTURE

« Une enfance en Prusse Orientale », de la Comtesse Marion Dönhoff (Edit. Albin Michel, 1990).

Janvier 1945 sur les routes et les chemins enneigés de la Prusse de l'Est : sous le froid le plus extrême, dans l'angoisse et la faim, de longues colonnes d'une population étrangement hétéroclite fuient vers l'Ouest, devant les blindés et les soldats de l'Armée Rouge.

Accompagnée de quelques-uns des serviteurs de son immense domaine de Friedrichstein, Marion à cheval chemine au milieu de l'immense cohorte. Courageuse et combattive, c'est une femme de caractère que la Comtesse Dönhoff : longtemps, avec les siens, elle a guerroyé contre « le démon qui a jeté son pays dans la guerre ». Et le prix en fut lourd lors du dernier été (1). Pour l'heure, les chemins de la sécurité entrevue sont périlleux et malaisés, incertains. Le canon tonne et se rapproche, des morts, des écopés gisent aux bords des routes, les survivants du jour passeront-ils le fleuve ? Chacun y court...

«... Une autre fois, nous nous aperçûmes que nous faisons route avec des prisonniers français. Ils étaient des centaines et des centaines, des milliers peut-être. Beaucoup avaient fixé sous leurs coffres de carton deux planches de bois pour en faire des traîneaux et tiraient derrière eux leur paquetage au bout d'une corde. On n'entendait que le bruit des boîtes et des malles râclant le sol. Et tout à l'entour, l'infinie solitude de neige comme pendant la retraite de la Grande Armée, cent trente ans plus tôt. »

Les souvenirs de Marion Dönhoff ne sont ni un livre d'histoire, ni un livre de guerre, mais le récit enchanté des jours et des jeux d'une petite fille d'aristocrates terriens de Prusse Orientale, brusquement troublés par l'irruption des violences extérieures ou civiles, les deux guerres et le nazisme.

Née en 1909 au Château de Friedrichstein, la Comtesse Dönhoff est aujourd'hui (1990) Directrice du grand quotidien de Hambourg « Die Zeit ». Agrémenté de merveilleuses reproductions d'époque, son petit livre nous transporte dans le monde hors du commun des riches familles princières et terriennes de la Prusse, dont elle nous conte avec une liberté de ton, non dénuée de sérieux, les us et coutumes, l'art de vivre aux lisières du pouvoir royal ou impérial, les relations et les rapports sociaux, ainsi que les travaux et les jours de l'immense domaine où elle naquit et vécut une partie de son âge...

Aujourd'hui, ce paradis d'enfance et de jeunesse n'est plus que souvenirs. La guerre a bougé les frontières, et le merveilleux Friedrichstein est désormais au-delà des fleuves... Quelle souffrance ! « Quand ai-je reconnu cette amère vérité ? » Quand j'ai osé écrire, répond-elle : « Namen, die Keiner mehr nennt (des noms que personne ne prononce plus). »

Le sacrifice l'emportait sur la haine et la violence : « Je ne peux pas m'imaginer que le plus grand amour de la patrie s'illustre par la haine de ceux qui en ont pris possession et la diffamation de ceux qui acceptent une réconciliation. Quand je pense aux forêts et aux lacs de Prusse Orientale, aux vastes prairies et aux vieilles routes bordées d'arbres, je suis sûre qu'ils ont gardé l'incomparable beauté qui était la leur autrefois, à l'époque où tout cela était mon pays. Peut-être le plus grand amour réside-t-il en cela : pouvoir aimer sans posséder. »

Une si haute sagesse politique, qu'on voudrait croire partagée par tous les Prussiens, à jamais privés de leur belle province, aujourd'hui enclavée russe, ne fait pas obstacle, mais au contraire souligne, on ne peut mieux la responsabilité de « cet individu qui, estimant insuffisant l'espace vital de l'Allemagne, avait fait la guerre en vue de l'accroître, pour aboutir en fin de compte à dépouiller des millions d'allemands de leur patrie plusieurs fois séculaire, et réduire l'Allemagne à sa plus simple expression. »

La lucidité du jugement et le déchirement surmonté n'ont pas fait disparaître la nostalgie « de ce monde disparu qui me manque », et en comparaison duquel celui de mon refuge « à Hambourg, tout près de Blankenese... est un bien piètre monde. », écrit Marion Dönhoff.

Son livre, servi par une bonne traduction, m'a procuré un très vif plaisir de lecture. Il devrait intéresser tous les anciens prisonniers de guerre, particulièrement ceux qui furent si longtemps détenus en ces lieux, et dont certains ont sûrement cheminé, sans le savoir, avec la Comtesse Dönhoff sur la route du cruel exode qui précéda leur libération.

J. TERRAUBELLA.

(1) Attentat contre Hitler du 20 juillet 1944.

Impressions de Vincennes 1994

Le ciel est resté gris sur le Bois et le printemps morose... C'est souvent ainsi quand nous décidons d'aller y faire un tour !

Qu'importe, puisque la lumière brillait dans les cœurs, dans les yeux et sur les lèvres ! Une année avait passé et il nous semblait que nous nous étions quittés la veille... Les bonnes dispositions des uns et des autres créèrent très vite une ambiance animée et chaleureuse, telle m'a-t-il semblé que nous n'en avions pas eu de semblable depuis longtemps. Les anciens P.G., leurs épouses sont épatants ! Le poids des ans, et les difficultés inhérentes dont ils ne sont pas exempts, paraissent les effleurer à peine quand on les regarde ensemble, amicalement réunis. L'espace de quelques heures, c'est la fête de la joie pour tous et pour chacun. Si tristesse il y a, elle reste en retrait... Ou elle ne s'exprime qu'en aparté, en confidence. Discrètement, pudiquement.

J'ai été heureux des visages retrouvés à la Chesnaie, triste de l'absence obligée de beaucoup d'autres, qui si longtemps hantèrent et animèrent ces lieux... Les nommerai-je ? Ils sont trop... Qu'ils sachent seulement qu'on ne les oublie pas et que notre amitié — l'amitié de l'Amicale tout entière — leur reste acquise. Leur absence est le signe de notre propre fragilité... Hovie tibi, cras mihi/. De chacun, l'heure est en suspens.

Je tiens à présenter mes excuses à ceux qui étaient là et à qui je n'ai pas accordé quelque attention particulière. Ce n'est pas négligence de ma part, qu'ils m'en croient sur parole. Vous étiez soixante-dix et dans mon esprit chacun représentait l'ensemble.

Aux autres, à ceux qui auraient pu venir et ne l'ont pas fait... je rappellerai une date : 1995 - cinquantenaire du Retour ! Une occasion à ne pas manquer... Le LIEN vous informera en temps utile des modalités de cette commémoration. D'ores et déjà, considérez-vous comme invités.

J. T.

P.S. : Je remercie tous ceux qui nous avaient adressé leur « Pouvoir » pour l'Assemblée / ou averti de leur venue à Vincennes / ou dit leur regret de leur absence, pour des raisons diverses.

— Les problèmes de (vestiaire) de nos amis Roger COLLIN et M^{me} WEBER ont finalement trouvé une heureuse solution.

— Pour avoir le Bureau de l'Amicale au bout du fil, le mardi et le jeudi, le mieux est d'appeler vers 15-16 heures. C'est plus sûr.

Assemblée Générale du 24 Mars 1994

Rapport du Trésorier

Chers Amis,

Une fois de plus, je viens vous raconter mon activité d'amicaliste. Lorsque j'ai commencé à m'occuper de la Trésorerie en 1985, je ne pensais pas aller si loin... Mais encore une fois si quelqu'un est intéressé, il peut se présenter.

L'an prochain sera un anniversaire pour la majorité d'entre nous. Nous tâcherons de fêter dignement ce 50^{ème} Anniversaire du retour. Les modalités propres à notre Amicale vous seront communiquées ultérieurement. Il devait y avoir un grand Rassemblement National, mais toutes les instances dirigeantes n'ayant pas réussi à se mettre d'accord, le Gouvernement a laissé à l'initiative des Conseils Généraux et Communes le soin d'organiser les manifestations (si elles sont motivées). Il est vrai que l'anniversaire de la Libération sera fêté pompeusement. Nous pouvons d'ailleurs en tant que P.G. nous associer à ces manifestations car cela a quand même été le début de la fin de notre tunnel.

1995 sera aussi une date butoir quant au devenir de l'U.N.A.C. et donc au nôtre par rapport au Siège Social. Le bail arrive à expiration en novembre 1995 et aucun moyen légal de nous maintenir dans les locaux ne peut être envisagé. Le propriétaire peut nous expulser à cette date sans aucune contrepartie. Un rendez-vous va lui être demandé ? Une prolongation amiable de 3 ans pourrait être accordée en raison des mauvaises conditions de l'immobilier, mais rien n'est moins sûr. Nous vous tiendrons informés.

Pour l'année, nous avons lancé 1.533 appels, 1.098 ont répondu, soit une différence de 435. Toujours pareils : nous ne pensons pas à régler nos cotisations, la mémoire qui flanche, les soucis de toutes sortes, il faut avouer que parfois l'année suivante on double la somme en se rappelant que l'Amicale existe toujours. Il y en a certains pour qui le versement de 75 F n'est pas aisé. Cela existe plus qu'on ne le pense, et il y a malheureusement ceux qui nous quittent ; mais leurs veuves, bien souvent, continuent de participer à notre Amicale, parfois largement. Qu'elles en soit infiniment remerciées ainsi que les camarades majorant leur cotisation. Cette année, les dons correspondent à 76 % du montant des cotisations. A ce jour pour 1994, nous avons encore 440 cotisations impayées. Je lance un appel aux retardataires afin de nous éviter l'envoi d'une lettre de relance courant juin.

La Mort d'un Brave en 1870

— en captivité —



René GOMBAUDO, Sergeant de Zouaves

LE SERGENT GOMBAUDO

Le Général AMBERT a publié après la Guerre de 1870, sous le titre de *Récits Militaires*, une relation des scènes terribles et douloureuses qui ont signalé la captivité de nos armées en Allemagne pendant la guerre de 1870-71. Il y relate les longues tortures, les supplices quotidiens, les souffrances atroces supportées chaque jour par nos malheureux soldats, qui avaient à lutter contre le typhus, la petite vérole, les mauvais traitements et aussi les implacables sentences des cours martiales mises

en mouvement à chaque instant et à propos des plus légères infractions.

Un mot, un geste, un mouvement de vivacité pouvaient coûter la vie.

A l'appui de ce qu'il avance, le Général AMBERT rappelle la mort d'un vaillant soldat, René GOMBAUDO, Sergeant de Zouaves, fusillé à Ingolstadt.

Le Sergeant BOMBAUDO appartenait à l'armée faite prisonnière à Sedan.

Un soir, il était à la porte de sa baraque en train de rouler une cigarette, lorsqu'un Caporal Allemand passa et lui dit : « *Geher sie wieder hinein !* »

Cela voulait dire : « Rentrez ! »

GOMBAUDO, ne comprenant pas l'Allemand, ne bougea pas. Alors le Caporal le saisit par l'épaule et le poussa. Mais un Français

ne se laisse pas frapper impunément : BOMBAUDO riposta et repoussa le brutal Bavarois (1).

Le lendemain, le Sergeant de Zouaves était traduit devant la cour martiale et condamné à mort. Sachant qu'il n'avait à attendre ni grâce, ni sursis, il se prépara bravement à mourir. Il écrivit un dernier adieu à sa famille, à ses amis, et quand l'heure fatale arriva, il se remit sans trembler entre les mains de ses bourreaux.

A la pointe du jour, le jeune sous-officier, garrotté, fut conduit au milieu du camp, sans bandeau sur les yeux : il n'en avait pas voulu.

Tous les régiments allemands étaient sous les armes ; les six mille prisonniers Français internés se trouvaient là également, réunis en carré, pour assister à l'exécution du malheureux jeune homme.

Arrivé devant le peloton de fusillers bavarois qui devait le passer par les larmes, GOMBAUDO dit :

— Vous autres, ne tirez que lorsque je donnerai le signal !

Puis se tournant vers les soldats français :

— Camarades, commanda-t-il, je vais mourir, mais avant jetez ce cri avec moi : « Vive la France ! ».

Une immense clameur s'éleva aussitôt : les prisonniers Français répétaient le cri du Sergeant.

— Feu ! s'écria fièrement GOMBAUDO.

Percé de balles, on le vit tomber les bras étendus et le visage tourné vers le ciel ; ce brave soldat avait vingt-six ans.

Les Allemands eux-mêmes furent émus de cette mort héroïque : la photographie de GOMBAUDO, tirée à quatre mille exemplaires, fut exposée dans toutes les vitrines des magasins d'Ingolstadt.

(1) GOMBAUDO était rudoyé parce qu'il avait échoué dans cinq tentatives d'évasion.

« TOURLOUSINES !... »

(Ceux de 1939 - 1940) Roman inédit d'André BERSET.

CHAPITRE XIII

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Voici nos personnages plongés dans l'action périlleuse... Car si l'on a beaucoup daubé sur l'attentisme des guerriers de 39/45, on a trop souvent oublié que pour certains de ceux-ci, notamment dans les avant-postes, le danger fut présent et permanent dès le début des hostilités.

Le Groupe-Franc dépasse l'entrée du village français marqué par un blockhaus surmonté d'une fausse maison en béton... En temps de paix, cette fallacieuse bicoque était occupée par la Garde Républicaine Mobile... Ces messieurs, qui ne faisaient pas dans la modestie, avaient fixé, dessus, une pancarte tricolore sur laquelle on lisait :

— « L'honneur de la garde aux avant-postes est confié aux sous-officiers d'élite d'un corps d'élite... La Garde Républicaine est toujours prête à accomplir son devoir... Y faillir serait parjurer... »

Seulement voilà, la guerre est arrivée, l'« élite » s'en est allée pour d'autres besognes, et « l'honneur de la garde des avant-postes » est confié à de pauvres bougres de méridionaux qui n'avaient jamais fait dans le patriotisme transcendantal et rémunéré.

Les hommes du Corps-Franc continuent leur avance... Antoine songe à la retraite de Russie — « après la plaine blanche, une autre plaine blanche... » Et puis, voici la forêt... Leur formation se disperse... S'allonge. Comme on leur a appris à l'instruction afin de n'être pas cerné par l'éventuel adversaire. La progression s'exécute avec d'innombrables précautions. Chaque buisson est fouillé... Chaque repli de terrain examiné. L'œil essaie de distinguer le plus loin possible. Les oreilles sont aux aguets. C'est que le bruit le plus imperceptible a son importance. Un combat de Corps-Francs est toujours extrêmement rapide. L'effet de surprise en est l'élément principal. Celui qui attaque le premier a le plus de chances pour décimer l'autre. Même l'odorat est mis à contribution. Les soldats sont muets. Le Lieutenant chuchote ses ordres à l'Adjudant qui transmet d'homme à homme.

— « Resserez-vous. Fusil Mitrailleur en batterie. Surveillez à droite... Prudence... »

Tout autour d'eux, s'élèvent des sapins géants apparaissant plus grands encore. Leurs branches sont chargées de neige. Lorsqu'une motte tombe, tous sursautent. Ces titaniques sculptures blanches se détachant sur le noir de la nuit deviennent oppressantes. Quelqu'un prend Antoine par l'épaule. C'est Ritter qui lui glisse doucement :

— « Placez-vous là... »

Il désigne un fossé entre deux arbres en forme de V. Le reste du groupe avance encore. Le Fusil Mitrailleur se trouve, ainsi, en retrait d'une quinzaine de mètres. L'Adjudant agit ainsi pour que les deux servants de l'arme ne soient pas mis hors d'état de riposter en même temps. Notre jeunot, maintenant seul dans l'obscurité, devra bondir si Mayer est touché. Par la même occasion, il doit veiller à ce que le groupe ne soit pas pris à revers. Pour mieux s'en rendre compte, notre titi tourne franchement le dos, l'index de la main droite sur la queue de la détente de son mousqueton, les boîtes chargeurs pleines les poches. Il est ému, mais calme. Il pense à Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche. Il éprouve le surnois désir qu'il se passe quelque chose. Un coup d'éclat. Une heure s'écoule, c'est long dans ces conditions, quand le moindre bruit de branche sous le souffle du vent, vous fait tressaillir. Deux heures, toujours rien, nul ne peut deviner qu'il y a là, onze guerriers qui attendent immobiles dans cette glaciale immensité. Trois heures, l'attente continue, c'est pénible en diable. Brusquement, du côté du poste K, situé à quelques centaines de mètres, éclatent les détonations. Le staccato des fusils mitrailleurs auxquels répondent les M.G. Allemands, les éclatements de grenades, les claquements des mousquetons. Ça chauffe là-bas. Et puis, ça s'arrête aussi vite. Eux, ici, restent dans l'attente, le piège. Si les assaillants se replient dans leur direction, comme prévu en haut lieu, ils vont se les offrir ! Quatre heures, ils sont complètement engourdis. Des fourmillements dans les jambes, de légers picotements au fond de la gorge. La neige a imbibé leurs uniformes d'une humidité douloureuse. Tous leurs membres sont glacés, ankylosés. Cinq heures, ils n'en peuvent plus. Ils grelottent, Antoine sent bien qu'il lui serait matériellement impossible de mettre une boîte chargeur dans le F.M. Il n'est d'ailleurs pas certain que ce dernier pourrait fonctionner avec la graisse d'arme gelée. Notre gamain rêve d'un bon lit, d'une boisson chaude. Pour se maintenir en éveil, il se récite des vers de Rostand, des strophes de Victor Hugo, mais l'efficacité n'est pas garantie à cent pour cent.

Trois légers coups de sifflets, c'est le signal du ralliement. Ils se regroupent, peu fiers d'eux-mêmes, le résultat ne les satisfait pas, ils ont l'impression d'être des chasseurs bre-douilles.

Pourtant, le danger existe toujours, eux aussi peuvent être attendus au détour d'un chemin. La tension persiste, la prudence reste de mise, tout à coup ! L'éclaircie est en éveil. Il lui a semblé percevoir une respiration. Ils s'arrêtent tous, l'éclaircieur s'avance. Brusquement, d'un fourré une forme agile s'enfuit. Est-ce une biche ? Est-ce un chien ? Impossible de distinguer. Le groupe reprend sa marche, voici l'orée de la forêt. Puis les champs lactescents, et l'avant-poste. Enfin, après avoir traversé le village toujours aussi lugubre, leur cantonnement que gardent deux hommes, tout le monde soupire. Cette faction polaire a été harrassante pour leurs nerfs. Kenor leur a préparé un café fort. Ils s'éroulent sur leurs sommiers sans matelas.

Otent leurs chaussures trempées. Le Lieutenant Tollig surgit soudainement, il est essoufflé :

— « Habillez-vous vite, les gars ! Le poste K est encerclé, il faut aller le dégager ! »

Le Poste K, mais c'est d'où ils viennent ! Celui qu'ils étaient supposés protéger. Ça alors ! tout le monde crie :

— « Attendez un peu, fumiers, on va vous apprendre à vous foutre de notre gueule ! »

— « On va les fader, ces salopes ! »

Ils remettent leurs harnachements à toute vibure. Dans la rue, en formation, ils courent presque, mais les deux autres groupes plus frais, les distancent. On entend, au loin, la pétarade de l'accrochage. Du coup, ils ne pensent plus à contempler les maisons sinistres. Une seule chose les intéresse, triquer l'adversaire qui les provoque. Gillefat hurle :

— « Si j'en attrape un, je lui coupe les oreilles ! »

Lutec-Citron, plus préemptoire, ajoute :

— « Moi, il me faut les couilles ! »

Au loin, la fusillade cesse, un ordre est passé :

— « Troisième groupe, rejoignez votre cantonnement, vous restez habillés. »

Ils sont désappointés :

— « Ben merde alors ! pour une fois qu'on allait rigoler ! »

Kirch est mauvais, il sort son expression favorite :

— « Bande de peignes culs ! »

Les autres rouspètent également :

— « Sagouins ! C'est nous qui avons préparé le terrain, et ce sont les autres qui s'embourbent les honneurs ! »

Une fois rentrés, ça discute ferme. On fait des suppositions. Les boches ont attendu leur départ, dont ils savaient qu'ils étaient là. En conséquence, il y a un espion quelque part. Tous se regardent avec suspicion. Une heure passe, nouvelle injonction :

— « Vous pouvez vous coucher, c'est fini ! Les allemands sont partis avant que nous arrivions. »

Cela confirme leur impression. L'ennemi est averti, à l'aide d'un moyen quelconque, par quelqu'un dissimulé dans le village. Ils supposent des parois doubles, des souterrains passant sous la frontière, des caves minées, des signaux lumineux. Et décident d'étudier tout cela à la première occasion.

Avant de décrocher, les chleus avaient déposé une pancarte devant le poste attaqué :

— « Si nous déclanchions notre artillerie, vous chers Français, vous auriez vite compris. »

Aussitôt, les truffions en rédigent une autre qu'ils vont porter devant les lignes ennemies :

— « Si nous voulions employer nos canons, chers Allemands, vous auriez l'air de cons. »

Où la poésie va-t-elle se nicher !!!

Les chiens ! C'est la nouvelle hantise des hommes des Corps-Francs durant plusieurs jours. Ils en imaginent partout, se disant que c'est cela le fameux moyen de transmission des informations. Déjà, l'autre nuit, dans les buissons, l'animal en fuite, leurs doutes sont renforcés par les empreintes, dans la neige. On y distingue nettement les allers et venues du secteur français au secteur allemand et vice versa. Ordre est donné d'abattre tous les chiens. Cela fait le bonheur de teigneux impitoyables comme Gillefat et Lutec-Citron. Antoine les surprend en train de s'acharner sur une pauvre bête inoffensive. Il fonce dessus et leur arrache leurs fusils. Kirch arrive à la rescousse :

— « Bande de pourris ! Faites votre boulot convenablement au moins ! Ça dégénère, les horions pleuvent de part et d'autre, car ce n'est pas un combat de manchots, plusieurs hommes doivent intervenir pour les séparer. »

A ce régime là, tous les chiens errants disparaissent rapidement, seuls subsistent les professionnels, ceux pour lesquels il n'y a plus de doute. Mais pour attraper ceux-ci, c'est ma cache, ils connaissent toutes les finesses dans l'art de se dissimuler. Ce sont des combattants. L'instinct de conservation joint à un habile dressage en fait des éléments très dangereux.

Progressivement, les hommes ont changé, ce ne sont plus les petits rentiers en uniforme du mois précédent. Leur ouïe parvient à faire la différence entre un cri réel d'oiseau et son imitation. Ils savent, maintenant, pratiquer l'inspection des maisons abandonnées, et y trouver les passages d'un éventuel espion, ou l'indice d'un traquenard. Ils n'ignorent plus rien des caches possibles, des cheminées insolites, des recoins dou-

teux, des celliers dissimulés, de perspectives offertes par certaines lucarnes. Quand ils s'engagent dans une rue, ils ont l'œil à tout : un entrebaillement de porte, un embout métallique, un reflet insolite, un rideau agité. Ils décèlent les pièges tendus, et ont appris l'art des fils témoins. D'une manière générale, ils manœuvrent en formation composée de cinq hommes et d'un chef, plus communément appelée : « Sizaine ». Ils savent l'importance de leurs comptes rendus, dont le rapport va de la Section au Bataillon, du Bataillon au Régiment, de celui-ci à la Brigade, de cette dernière au Corps d'Armée. Ils ne sont pas mécontents d'apprendre que les résultats de leurs actions font l'objet de communiqués dans les quotidiens et à la radio, même si cela n'intéresse que modérément les gens de l'arrière. Dans leur comportement, il y a un petit côté « star » dont il leur est difficile de se départir ; car ils ont vite compris que les officiers généraux avaient besoin d'eux, et, de ce fait, n'étaient pas trop pointilleux sur leurs incartades. Ils se considèrent un peu comme des individus d'une envergure spéciale, dans une période peu combative ; et voient bien qu'on leur accorde des prérogatives particulières. Ils reçoivent du vin, du champagne, de l'alcool, du café, des conserves, du sucre, de la confiture ; beaucoup de choses qui, sans manquer exactement, commencent à se raréfier et prendre une certaine valeur. Pour leur officiers, c'est la même chose. Ils sont assez indépendants, et prennent souvent leurs propres décisions.

Enfin, il se crée une espèce d'esprit d'équipe faisant que même les plus sordides deviennent des hommes sur lesquels on peut s'appuyer au moment du coup dur. Ils se feraient tuer sur place plutôt que d'abandonner celui contre lequel ils se battaient une heure avant.

Ce jour là, le dernier étant en permission, la Sizaine est composée d'Antoine, Kirch, Vraid et Lutec-Citron sous les ordres du Caporal Huzdigueur, un engagé volontaire strasbourgeois d'une vingtaine d'années, assez brutal et cabochard. On les a placés dans une maison juste en face le P.C. du 126° R.I., avec mission de protéger tout militaire dans l'obligation de circuler. Nos « durs » n'aiment pas ce boulot de bonnes d'enfants. Lutec-Citron, toujours toquard, le dit au crabe-chef :

— « C'est pas un turf de larbiner des cloportes qu'ont les miches à zéro ! »

Pour passer le temps, ils font marcher un vieux phono déniché sous les combles. Une vraie relique pour collectionneur avisé. Les disques sont du même tabac. Quel programme ! Wagner, Puccini, Mignon, Carmen, La Tosca. Kirch et Vraid commentent en connaisseurs. Les autres, ça leur casse les ribouils, ils préfèrent Henri Garat ou Albert Préjean. Il y a de la trajectoire de phono dans l'air.

Heureusement, on les appelle pour accompagner deux Capitaines, deux Lieutenants et un Adjudant jusqu'à un avant-poste qui, paraît-il, a été attaqué la nuit précédente. C'est une chose qui arrive quotidiennement dans ce secteur ; et, chaque fois, des officiers sont envoyés pour enquêter et tirer des conclusions.

Le poste I, où ils se rendent, est installé en pleins bois. Avec les sinuosités de la Lauter, il est encastré pratiquement en Allemagne. D'après le rapport, il semblerait que les schleus ont essayé de passer les barbelés. Le groupe s'en approche. Le verglas rend la marche difficile. Ruzdigueur trouve même le moyen de se coincer un arpingoin en traversant un petit pont aux planches pourries. On doit lui ôter sa botte pour le dégager.

Un des deux capitaines, une toquerie prétentieuse qu'Antoine a déjà envoyé aux bains la semaine précédente, s'approche, l'air suffisant, de Kirch qui ouvre la marche, le fusil mitrailleur prêt à tirer, dans la saignée du bras. Il lui dit dédaigneusement :

— « Savez-vous seulement vous servir de cette arme ? »

Il n'a décidément pas le pot. Demander cela au seul deuxième classe de la Compagnie à s'être farci les E.O.R., et, de plus, nanti d'un décousu terrible. Kirch le toise et lui répond :

— « Pourquoi, mon Capitaine, vous avez la trouille ? »

Du coup, le galonné n'insiste plus.

Les voilà qui arrivent au poste I. C'est une espèce de cahuté faite de rondins. Entourée de barbelés et de pièges à grenades.

Elles est occupée par une dizaine d'hommes sales, hirsutes, en loques. Plus de misérables sauvages que fantassins modernes. Dans leur enceinte, on patage sur un sol composé d'une espèce de boue piétinée par les godasses éculées de ces soldats.

(Exclusivité « Le Lien » V B - X A, B, C).

(A suivre)

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 492

HORIZONTALEMENT :

- I. - Gamescope. — II. - Acariatre. — III. - Priorité. — IV. - Tos. — No. — V. - Ibère. — Ri. — VI. - Variables. — VII. - Itinérant. — VIII. - Tee. — Ruiné. — IX. - Essartées.

VERTICALEMENT :

- 1. - Captivité. — 2. - Acrobates. — 3. - Maïseries. — 4. - Ero. — Rin. — 5. - Sir. — Eaerr. — 6. - Caïn. — Brut. — 7. - Otto. — Laie. — 8. - Pré. — Renne. — 9. - EE. — Pistes.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 2^{ème} trimestre 1994

Cotisation annuelle : 75 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

Imprimerie I.C.B. MARCHAT - 79110 CHEF-BOUTONNE